

ARCHIVES

DU DIOCESE

DE LUÇON

BULLETIN D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE
ET D'ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE

Paraissant tous les trois mois

SOMMAIRE

- I.-II. — CHRONIQUES PAROISSIALES : Beauvoir-sur-Mer. — Chap. IV :
L'Eglise de Saint-Philbert. — Chap. V : Les Curés de Beauvoir.
III. — Livre d'or du Clergé vendéen (suite).
IV. — DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE ET TOPOGRAPHIQUE DU DÉPARTE-
MENT DE LA VENDÉE, publié sous la direction du D^r J. Rous-
seau. Canton de la Roche-sur-Yon, par Y. du Guerny (suite).

LUÇON

IMPRIMERIE H. REZEAU

—
1960

Abonnement aux ARCHIVES

Prix de l'abonnement pour 1960 (payable d'avance)	6 NF
Etranger	6,50 NF
Le numéro	1,75 NF

Pour tout ce qui concerne administration, abonnements et publicité, s'adresser à M. le chanoine BUCHOU, Administrateur, Evêché de Luçon (Vendée).

Pour les règlements, utiliser le C. C. P. Nantes 71.60, M. le Chancelier de l'Evêché, Luçon.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos fidèles abonnés de régler de suite leur abonnement pour 1960, selon le nouveau tarif ci-dessus, ou de compléter s'il y a lieu leur premier versement.

REDACTION

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. le chanoine BILLAUD, professeur, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon (Vendée).

A paraître

Le nouvel ouvrage de M. le Chan. Billaud : « 1793 : La guerre au Bocage vendéen » (1), va bientôt paraître. 256 pages ; 10 cartes et photos hors-texte. C'est l'histoire, en très grande partie INÉDITE, des premiers mois de la Guerre de 1793 dans nos contrées.

Prix de vente :

En souscription : 7,50 N.F.

Sans souscription : 10 N.F.

N.-B. — Il sera tiré un certain nombre d'exemplaires de luxe :

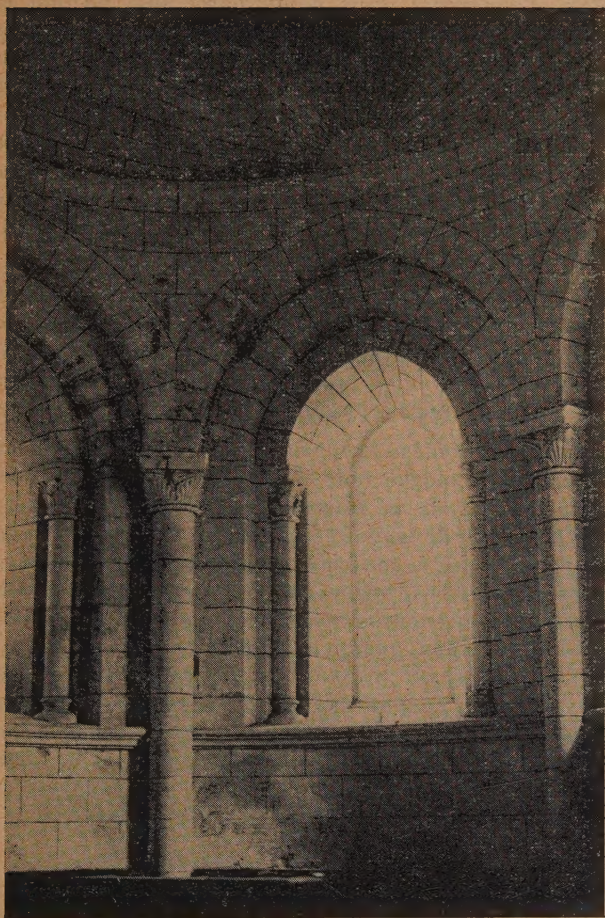
En souscription : 10 N.F.

Sans souscription : 15 N.F.

Les souscripteurs, déjà inscrits, qui désireraient l'exemplaire de luxe, sont priés de se faire connaître.

Pour toutes souscriptions, s'adresser à l'auteur : Chan. Billaud, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon.

(1) Le titre primitif : « La Garde au Lay », a été modifié pour plus de clarté.



Le Chœur

Ces voûtes bombées devaient devenir l'une des caractéristiques du style gothique de l'Ouest. On les qualifie parfois d'*angevines*, sans doute parce que l'Anjou en possède les types les plus parfaits et les mieux datés, mais elles se rencontrent en réalité sur tout le territoire de l'ancienne Aquitaine, de la Gascogne aux confins du Maine et de la Touraine, dans de nombreux édifices, tant ruraux qu'urbains, simples églises de campagne, mais aussi cathédrales d'Angers, de Poitiers, du Mans (nef), églises de Saint-Jacques de Nantes, Saint-Pierre de Saumur, Notre-Dame de Bressuire, Sainte-Croix de Parthenay, Saint-Laon de Thouars et autres.

À côté de ces monuments, le transept de Beauvoir fait bien modeste figure : il n'en a pas moins son importance dans l'évolution de l'art ogival poitevin et Robert de Lasteyrie lui a fait les honneurs de ses remarquables études sur l'architecture religieuse.

Etudiant la genèse des voûtes ogivales d'Aquitaine, l'éminent archéologue note l'influence indéniable, dans leur formation, de la coupole, « dont la vogue avait gagné les bords de la Loire et dont les architectes angevins ont cherché à conserver l'apparence et les majestueuses proportions, même quand ils en abandonnaient le mode de construction ». Et il ajoute qu'il est impossible « de deviner, quand un enduit en dissimule l'appareil, si on est en présence d'une voûte d'ogives ou d'une véritable coupole garnie de nervures... Cela est très sensible quand on regarde, en faisant abstraction de l'appareil, la coupole à quatre nervures et la voûte domicale élevées, l'une sur le carré du transept de Sallertaine, l'autre sur celui de Beauvoir-sur-Mer » (1).



La voûte de Sallertaine est plus curieuse encore, peut-être, que celle de Beauvoir. C'est une coupole nervée, à assises horizontales, la calotte délimitée par un bandeau circulaire, et ornée d'une croisée d'ogives ;

(1) R. de Lasteyrie : *L'architecture religieuse à l'époque gothique*, T. II, pp. 83 (photo) et 86.

sans doute quelque peu antérieure à celle de Beauvoir, cette voûte est l'unique témoin, dans la région bas-poitvine, de cette adaptation à la coupole romane de la croisée d'ogives dont le rôle, ici, semble être surtout décoratif, bien que les nervures fassent partie intégrante de la voûte.

A Beauvoir, différence essentielle qui marque une évolution plus avancée, il s'agit d'une voûte d'ogives véritable, mais également unique en Vendée. On ne peut guère en rapprocher que celle de l'ancienne église *Saint-Jean de Tiffauges*, désaffectée depuis longtemps. Cette voûte, limitée par des formerets, est construite en une sorte de blocage de gros moëllons de granit irréguliers, en assises horizontales, plates, allongées et perpendiculaires aux nervures ; celles-ci retombent sur des colonnes cylindriques aux chapiteaux archaïques sculptés (figures, feuillages et volutes) et les murs latéraux sont éclairés chacun de deux baies jumelées cintrées.

Par contre, la voûte de Beauvoir a sa réplique dans plusieurs églises rurales de l'Anjou et du Maine, par exemple dans les transepts de Miré, Lué-en-Beauegeois, Ambillou-Château, Cheffes-sur-Sarthe, Bazouges-sur-le-Loir... En Vendée même, les voûtes d'Angles (nef, 1^{re} travée), les Moutiers-sur-le-Lay (transept), Thiré (chœur), Saint-Martin-Lars (travée intermédiaire du chœur) n'en diffèrent que par le profil des nervures qui, comme celles de Sallertaine, sont quadrangulaires à deux tores avec bandeau central.

Si l'on veut bien noter que les voûtes de Saint-Maurice d'Angers ont été construites de 1150 à 1153, celles de Saint-Julien du Mans de 1136 à 1158, et que l'église de Sallertaine a été consacrée le 2 mai 1173, on ne saurait se tromper beaucoup en assignant à la voûte du transept de Beauvoir le troisième quart du XII^e siècle, de 1160 à 1180 environ.

La décoration est d'une sobriété extrême, mais déjà, d'inspiration ogivale. Tous les chapiteaux dérivent du type corinthien, avec ses volutes, ses acanthes stylisées, ceux du chœur plus simples, ceux du transept plus fouillés : parmi ceux-ci on reconnaîtra aisément,

croyons-nous, les authentiques apports du XII^e siècle, les autres n'étant que des pastiches du siècle dernier, fort bien réussis d'ailleurs, au point de donner le change, qui ont remplacé des chapiteaux simplement épannelés. leur originalité consiste principalement dans des têtes ou figures plus ou moins grimaçantes, émergeant de volutes ou de feuillages divers, parmi lesquelles un motif assez rarement rencontré, le masque de Gorgone tirant la langue (1). Figures que l'on retrouve encore dans les chapiteaux gothiques de l'arc du croisillon septentrional.

Nef et Bas-Côtés

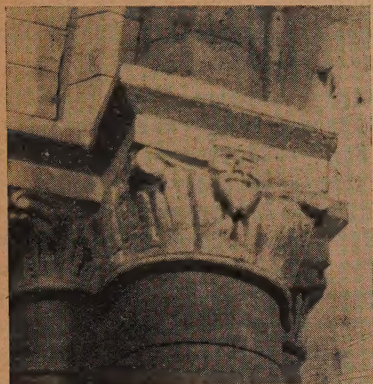
Il faut reconnaître que cette partie de l'église est totalement dépourvue sinon d'intérêt, du moins de style. Ce sont les travaux de 1840 qui lui ont donné son aspect de vaste rectangle dont les différentes parties communiquent entre elles par de grandes arcades, percées dans les murs et sans aucune ornementation.

Les arcades méridionales ont été établies en 1840, lors de la construction de la nef de Sainte-Anne. Il n'y en avait primitivement que trois de l'autre côté, reconnaissables à leur tracé en tiers-point et datant sans doute du XIV^e siècle ; la quatrième fut aménagée ultérieurement, vraisemblablement, si l'on en juge par son appareillage, à l'époque classique (XVII^e-XVIII^e s.).

Toute cette partie n'est pas, et n'a jamais été voûtée, mais recouverte seulement d'un lambris. Celui de la nef proprement dite était jadis supporté par huit poutres ou *tirants*, dont le Conseil de Fabrique, les jugeant « inutiles et vilains », décida la suppression en 1853 : peut-être serions-nous aujourd'hui d'un goût différent ? C'est alors que fut posé le tillage actuel.

Sur le premier de ces *tirants*, à l'entrée du transept, se dressait autrefois le grand Christ qu'il est d'usage de nos jours de fixer face à la chaire. Ce monument était nommé « *la Passion* ». Quelques vieilles églises

(1) C. Enlart : *Manuel d'Archéologie religieuse*, T. I, p. 406.



Les chapiteaux de l'arcade du croisillon Nord

conservent encore cette disposition. A Beauvoir, elle a disparu depuis fort longtemps, mais c'est « sous la Passion de l'église » que fut inhumé, le 9 février 1639, le corps de Messire Julien Brazard, curé de céans.

Dans le collatéral Nord, une série de modillons encastrés dans le mur de la nef attire l'attention : avant que le lambris de ce bas-côté fût relevé, c'est sur eux qu'il s'appuyait ; ils sont sans objet désormais ; au nombre de dix, ils représentent soit des dessins géométriques, soit des têtes d'animaux (bouc, chat...), soit enfin des figures plus ou moins grotesques ; on remarquera cependant l'expression de recueillement et de piété de la tête de femme placée à droite de l'arcade située face à la grande porte.

Depuis 1840, nef et bas-côtés sont éclairés latéralement par de grandes fenêtres très ordinaires, d'allure classique, cintrées et divisées en petits carreaux. L'une d'elles a son histoire, la première du bas-côté Sud près du transept : c'est par là que pénétrèrent dans l'église, le 22 novembre 1906, les tristes individus chargés d'en faire l'*Inventaire*.

Le seul détail architectural intéressant que présente cet ensemble est l'arcade faisant communiquer bas-côté et croisillon Nord. Retombant de chaque côté sur un pilier trilobé aux chapiteaux sculptés, c'est un arc brisé à deux rouleaux aux arêtes abattues. Cette arcade a sa réplique dans plusieurs églises des environs, notamment sous le clocher de Châteauneuf, Saint-Gilles-sur-Vie, Le Fenouiller, au transept de Bois-de-Céné, et dans le croisillon Sud de Noirmoutier... Cette dernière est absolument identique à celle de Beauvoir, à cela près que l'arc retombe sur des chapiteaux simplement moulurés en chanfrein, et elle a l'avantage d'être datée, ayant été ouverte en 1390, lors de la construction du collatéral correspondant : sans doute peut-on assigner à l'arc de Beauvoir la même date ou approximativement.

Il n'est pas si facile de déterminer avec la même exactitude l'époque de construction de la nef elle-même. Elle est incontestablement antérieure au reste de l'édifice. Cette immense bâtisse rectangulaire aux murs

épais, dépouillée de tout ornement, ne manque pas de hardiesse. Il n'existe plus guère, en Vendée, de monuments de ce genre, à part peut-être, abstraction faite des bas-côtés, la nef d'Olonne (1) et les vieilles travées de Pouillé... Le petit appareil de la construction, l'absence de tout vestige de voûte de pierre, les deux maigres et uniques contreforts qui, sans doute, encadraient, de part et d'autre, une issue quelconque, la petite porte basse et étroite de la façade occidentale, autant d'indices qui permettent d'attribuer cette construction au XI^e siècle, peut-être même à la fin du X^e. Elle constitue ainsi, la crypte de Noirmoutier mise à part, le plus ancien monument du Marais.

Si l'on peut regretter, au point de vue archéologique, que les moines philibertins du XII^e siècle n'aient pas achevé la réédification de leur église, on ne saurait néanmoins mésestimer la valeur de cet antique témoin du passé de notre petite cité qui, peut-être servit de cadre aux faits prodigieux qui, vers l'an 1040, marquèrent la mort, dans ses murs, du saint moine Goustan.

Extérieur : Façades et Portails

L'église de Beauvoir est d'une austérité remarquable. Le temps était passé alors de cette richesse de décoration que présentent les églises romanes bas-poitevines telles que Vouvant, Mareuil, Maillezais et autres. Peut-être sous l'influence cistercienne, ou pour toute autre raison, on avait renoncé à la profusion de sculptures de l'époque précédente. On remarquera d'ailleurs que les monuments de l'époque dite de transition, à laquelle se rattache l'église de Beauvoir, sont relativement rares en Vendée : ils marquent le début d'un temps de réelle pauvreté non seulement quant à la décoration, mais aussi quant à la production. Le XIII^e siècle n'a presque rien édifié en Bas-Poitou, à part la cathédrale de Luçon,

(1) Que l'on restaure actuellement et fort intelligemment. Pareil travail donnerait à la vieille nef de Beauvoir une toute autre allure et permettrait sans aucun doute de mettre à jour d'intéressants vestiges de la construction primitive, notamment, comme à Olonne d'ailleurs, l'encadrement des baies romanes.

pas plus que le XIV^e d'ailleurs : peut-être la dureté des temps, les guerres en sont-elles la cause ? Il faut attendre l'extrême fin de ce XIV^e siècle, et surtout le XV^e, pour assister dans la province à l'épanouissement de l'art ogival.

La façade occidentale de l'église de Beauvoir n'a d'autre beauté que la pureté de ses lignes, dans lesquelles le goût moderne reconnaît ses propres normes. Cette haute muraille droite, à peine marquée par la saillie de ses contreforts et le renforcement de ses baies, celles-ci aussi sobres que ceux-là, n'est pas sans grandeur. Elle présente, en un raccourci saisissant, toute l'histoire de la construction de l'édifice, depuis le petit appareil pré-roman encadrant l'étroite porte cintrée, la partie haute reprise au XIII^e siècle, les larges assises gothiques du collatéral Nord, jusqu'à la modeste maçonnerie du siècle dernier : en résumé, trois époques différentes qu'authentifient leurs ouvertures pathognomoniques.

Au sommet du pignon, incrustée dans le mur, se trouve une statue de la Vierge, provenant de l'église des Jacobins ; longtemps cachée chez un particulier, pendant et après la Révolution, elle fut placée là par les soins du curé Soulet.

La porte qui occupe le milieu de cette façade n'est pas et n'a certainement jamais été l'entrée principale de l'église. Elle n'en a pas moins d'intérêt dans son archaïque simplicité : basse et sans aucun ornement, elle est un témoin des origines du monument. On la désignait jadis sous le nom de *porte mortuaire* ou *porte du mortuage*, ce qui indique qu'elle devait servir pour les sépultures (1).

Le portail principal s'ouvre dans le collatéral septentrional, au niveau de la troisième travée de la nef. Cette situation pourrait étonner les gens qui ignorent que, sur ce point, nos aïeux n'avaient guère d'autre règle que la commodité : or, c'est de ce côté-là que se

(1) « ... la rue appelée la Levée qui conduit de la porte du mortuage de l'église à la rue de la Gapellerie... » (9 juin 1596, 26 février 1646, 17 décembre 1694, 24 mars 1710, 20 juin 1755...).

trouvaient le centre de l'agglomération, la Cohue, la Butte, la Grande Aire et le Château.

Encore que les siècles l'aient quelque peu détérioré et que l'exhaussement progressif du sol autour de l'église ait diminué la hauteur du soubassement et altéré ainsi ses proportions, ce portail est une œuvre digne d'attention. Large ouverture en arc brisé, sans tympan, comme tous les portails poitevins, il comporte quatre archivoltas s'inscrivant en retrait les unes dans les autres. Chaque archivolte est formée d'un faisceau de colonnettes au nombre de quatre aussi, la troisième étant la plus saillante ; entre chaque faisceau, un resaut droit. Les arcs sont de même profil, cylindrique à méplat, à peine séparés des colonnettes par un étroit bandeau simplement mouluré, ce qui indique nettement le XIV^e siècle ou la période pré-flamboyante.

L'ensemble repose sur un socle massif, est encadré par deux contreforts imposants à sommet à double rampant, et couronné par un lourd fronton triangulaire n'ayant pour tout décor qu'une niche en arc triflé abritant une antique statue du patron de la paroisse. Cette sobriété de décoration s'harmonise parfaitement avec le reste de la construction.

Ce portail, devant lequel s'arrêtent chaque année des milliers de touristes, est différent à la fois des portails historiés du XII^e siècle et de ceux qui ornent habituellement les églises gothiques. S'il évoque, peut-être, certains portails bretons de l'époque flamboyante ou pré-Renaissance, il en diffère également par le tracé des arcs. C'est un type de portail ogival rural quasi unique dans la région de l'Ouest. Peut-être en trouverait-on d'analogues en d'autres provinces, assez rares toutefois pour que, au cours de nos pérégrinations, nous n'ayons rencontré, à l'autre bout de la France, que le porche de l'entrée du château des ducs de Savoie, à Chambéry, qui nous ait rappelé, en plus majestueux, le portail de Beauvoir.

Clocher

Suivant la mode poitevine, le clocher surmonte le carré du transept, divisant la toiture en quatre parties

qui respectivement recouvrent le chœur, les croisillons et l'ensemble de la nef avec ses collatéraux. Depuis les remaniements du siècle dernier, le faitage de toutes ces parties se trouve au même niveau. Dans le mur oriental du croisillon Nord, de vieux modillons du XII^e siècle témoignent de la disposition primitive.

Le clocher lui-même est une massive construction de pierre, sensiblement carrée, les faces Est et Ouest qui correspondent au grand axe de l'église étant cependant plus larges (7 m. 60 intérieur) que les autres (6 m. 80). Une lourde pyramide en charpente à quatre pans recouverte d'ardoises couronne le tout. Chacune des faces du beffroi présente en son milieu, séparées par un trumeau assez étroit, deux baies jumelles, en plein cintre, de 70 cm. d'embrasure, encadrées chacune d'une moulure et les piédroits ornés d'une colonnette. Un cordon court sur les quatre murs, aux deux tiers de la hauteur approximativement, contournant le sommet des baies. Enfin, une colonne engagée, nue, sans chapiteau ni aucun ornement, marque chacun des angles.

Ce beffroi ne remonte pas, comme on pourrait le croire, à l'époque romané. Le clocher de Beauvoir n'était, sans doute, à l'origine, qu'une construction assez écrasée, à peine surélevée, comme le sont encore les clochers primitifs de Saint-Hilaire de Poitiers, de Maillezais, de Nieul-sur-l'Autize, des Fontenelles..., et qui ne devait guère dépasser le faitage de l'église. La partie supérieure n'est que de la fin du XIV^e siècle, contemporaine du grand portail. Que les baies soient cintrées n'infirmes nullement cette évidence, car, dans presque tous les clochers vendéens de l'époque ogivale, les Herbiers, Pouzauges, la Tardière, la Pommeraye..., il en est de même.

Quant à la pyramide d'ardoise qui le coiffe, elle est plus récente encore. Ch.-Ed. Gallet écrit dans sa Monographie que « la toiture du clocher ayant été brûlée par le feu du ciel a été remplacée par la pyramide qui existe aujourd'hui et dont la hauteur n'est nullement proportionnée à la largeur de sa base » (1). Il n'assigne malheureusement aucune date à cet événement et

(1) *La ville et la commune de Beauvoir-sur-Mer*, p. 142.



L'ÉGLISE VUE DU SUD-EST

(On remarquera l'oculus qui surmonte la baie, aujourd'hui obstruée par la sacristie, de la travée intermédiaire du chœur).

nous n'avons trouvé ailleurs aucune mention de cet accident. Mais on peut croire que, pendant des siècles, le clocher de Beauvoir ne fut pourvu que d'une simple toiture plate, de pente faible, de tuiles peut-être, comme de nombreux clochers du Bocage (Maillezaïs, Mouchamps, Pouzauges-le-Vieux, la Pommeraye, Venansault...). Garcie Ferrande, qui mentionne, en 1483, les deux clochers de Beauvoir, spécifie bien que le « plus gros se nomme Saint Phillibert » : une ancienne carte du XVII^e siècle, assez précise, les représente encore tous les deux, l'un effilé, l'autre grosse tour carrée à toiture plate.

Les flèches d'ardoises plus ou moins originales qui jalonnent le littoral de la Vendée ne sont d'ailleurs pas très anciennes et, sans que l'on puisse les dater avec certitude, certainement pas antérieures au XVI^e siècle : « Grâce à une inscription déchiffrée il y a quelques années, a écrit M. l'abbé Grelier (1), nous savons que la flèche du clocher de Sallertaine est du premier quart du XVII^e siècle ». La flèche de Notre-Dame-de-Monts fut édifiée — ou réédifiée — après le cyclone de 1741 ; celle de Saint-Jean-de-Monts ne saurait être antérieure à 1607, époque de la construction de la tour, et le clocher de Saint-Hilaire-de-Riez porte la date de 1609. Il y a tout lieu de supposer que la pyramide de Beauvoir est contemporaine de ses voisines.

Les *Annonces et Affiches du Poitou* du 27 février 1783 rapportent que, le 11 de ce mois, la foudre tomba de nouveau sur le clocher de Beauvoir, sur les neuf heures du matin, coupa la girouette, enleva du plomb et des ardoises et pénétra dans la sacristie et de là dans l'église par un trou de la muraille. Un autel fut renversé, ainsi que plusieurs personnes qui n'eurent d'autre mal que la peur. Dans la sacristie, on trouva deux burettes fondues dans un cabinet fermé à clef, sans que ce meuble présentât aucune trace de trou ou de fente. Le même jour, la foudre frappa les églises de Saint-Jean-de-Monts et de Saint-Gilles ; le lendemain, elle renversait le clocher de l'Aiguillon-sur-Vie.

(1) *L'ancienne église paroissiale de N.-D. de Challans*, T. II, p. 48.

On accède au clocher par un escalier à vis de 75 marches environ, logé entre le chœur et l'absidiole méridionale, dans une tourelle adjacente au clocher lui-même, éclairée par des archères en arc brisé largement ébrasées.

**

Du clocher de Beauvoir, bien qu'il ne soit pas très élevé, on a une vue superbe sur tout le Marais.

A l'Est, en arrière de la ville, avec les écoles, la mairie, les Mathurins, le cimetière, les bois de Chantemerle, se déroule le Champ, ses terres cultivées et ses vignes étagées sur le coteau de la Maladrie que dépasse la flèche néo-gothique de Saint-Gervais ; puis, vers le Sud-Est, Sallertaine et ses églises, Saint-Urbain et, tout à l'horizon, la flèche de Soullans. Du côté Sud, les Vallées descendent vers le marais de Monts que limitent les dunes de Saint-Jean et le clocher de Notre-Dame. Vers l'Ouest, la mer apparaît à la Pointe de la Fosse, mince ruban d'argent entre le continent et la grande île de Noirmoutier qui, de toute sa longueur, barre l'horizon : ligne boisée jalonnée par Barbâtre, la Guérinière et ses moulins, l'Epine, les tours du château et le haut clocher de Noirmoutier, et que termine la masse sombre du Bois de la Chaize-Dieu. Plus près, en avant, la Croix-Blanche, la Crosnière, le Gois, les villages du Port et de l'Epois... Au Nord, enfin, par delà la Butte et le Calvaire, c'est l'immense marais sur lequel règne le clocher de Bouin émergeant d'un îlot de verdure et de maisons, tandis que, en arrière, l'Océan découpe le rivage de la Baie, depuis la Pointe-Saint-Gildas, Préfaïlles, Pornic, la Bernerie, les Moutiers, Bourgneuf..., dont les hauteurs se continuent par Saint-Cyr-en-Retz et Fresnay jusqu'à Machecoul. Vaste plaine, que recouvrirent jadis les eaux marines et sur laquelle souffle toujours le grand vent du large : son déroulement s'achève au pied du coteau limitant les anciennes baies des Ratiates et de Monts, à l'extrême pointe duquel se dresse le vieux clocher de Beauvoir, servant toujours, depuis des siècles, d'*amer* aux marins...



Le rétable de Saint-Philbert
(Pilier N.-É. du transept) (1623)

MOBILIER

AUTELS, STATUES, TABLEAUX, VITRAUX, CLÔCHES...

Les anciens pouillés diocésains mentionnent, au cours des siècles, la présence, dans l'église de Beauvoir, de nombreux autels, dédiés au patron du lieu (*Altare Sancti Philiberti*), à la Sainte Vierge, à sainte Anne et à divers bienheureux, très invoqués jadis, parmi lesquels saint Jean, sainte Marie-Madeleine, saint Georges, saint



*Décoration
de l'ancien rétable
du grand autel (fragment)*

Hilaire, saint Blaise, saint Fiacre, saint Eutrope... et une petite vierge poitevine, bien ignorée de nos jours, sainte Neomaye (*A. Beate Neomadiæ*)...

Beaucoup de ces autels auront sans doute disparu dans les dévastations huguenotes, mais d'aucuns sont

encore cités à la veille de la Révolution, tel celui de la Madeleine. Au siècle dernier, il n'existait plus, vraisemblablement, que les rétables Renaissance installés dans le courant du XVII^e siècle : celui du maître-autel, au fond du chœur ; ceux de la chapelle de la Sainte Vierge (1649) et du transept, Saint-Jean et Saint-André (consacré ensuite à Saint-Philbert), encastrés dans les piliers du chœur, Sainte-Anne et les Saints-Anges, aux pignons (1623) ; il ne reste plus désormais que les rétables de la Vierge et des Saints-Anges.

Il y avait enfin autrefois, dans l'église, un autel dédié à saint Michel qui occupait une chapelle particulière située à l'endroit où s'élève aujourd'hui la chaire. L'autel était surmonté d'un tableau de l'Archange terrassant le démon d'une réalité, dit-on, saisissante. Vu son état de délabrement, le curé Gergaud fit démolir cette chapelle dans les premières années du siècle dernier, au grand scandale, rapporte Ch.-Ed. Gallet, des bonnes gens de la paroisse qui s'indignaient de voir chasser de leur église un des plus grands saints du Paradis.

L'église de Beauvoir possède actuellement six autels.

Le Maître-autel, de style grec, en marbre blanc, a été acquis en 1857 par M. Soulet ; il est orné de trois anges dûs au ciseau du sculpteur nantais Grooaters : deux latéraux, debout, de noble allure et de pose différente, tandis que le troisième, à genoux, surmonte le tabernacle et porte, sur un coussin, la croix centrale.

Le rétable de la Vierge date de 1649. Le centre en est occupé par une peinture, d'ailleurs médiocre, représentant Notre-Dame du Rosaire ; de chaque côté, une niche abrite les statues modernes (XIX^e s.) de saint René et de sainte Philomène ; à la partie supérieure, une troisième niche, longtemps inhabitée, a reçu, il y a déjà quelques lustres, une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur. L'autel lui-même n'est autre que l'ancien grand autel, en bois, du XVII^e siècle. Il serait à souhaiter que l'on rendît à ce rétable son aspect primitif en y replaçant le tabernacle d'origine, depuis un siècle relégué aux Fonts baptismaux. Ce tabernacle Renaissance, en bois sculpté, est incontestablement la pièce la plus cu-

rieuse du mobilier de l'église : d'ailleurs il est classé. Il revêt la forme d'une grande urne ovoïde reposant sur un socle carré et surmontée d'un petit plateau destiné à recevoir la croix. Sa partie supérieure est lisse, tandis que l'inférieure présente des cannelures dorées ; la porte est ornée de l'agneau pascal. Une guirlande de fruits accrochée sur les côtés à deux têtes d'angelots complète la décoration.

L'absidiole Sud devait être, à l'origine, consacrée à sainte Anne, dont le culte, dans nos pays, remonte à une haute antiquité. La tradition en attribue l'instauration à saint Philbert lui-même, les deux saints étant invoqués conjointement en maints endroits, notamment à Vue et à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. La plus ancienne église de Vue était sous le vocable de Saint-Philbert et l'on doit à ce saint, dit-on (1), la fondation de la chapelle Sainte-Anne qui est devenue, au XIX^e siècle, l'église paroissiale. De temps immémorial, la bonne mère sainte Anne a son autel dans la plupart des églises de la région (Challans, Noirmoutier, Notre-Dame-de-Monts, Bouin...).

Murée après les guerres de Religion, l'absidiole fut transformée en sacristie et l'autel de Sainte-Anne installé dans le transept. Ce rétable a disparu en 1932. Depuis ses origines, en dépit de plusieurs restaurations partielles, ses sculptures de stuc s'étaient effritées, ses peintures et ses dorures ternies, et le tableau central était devenu indéchiffrable. Un nouvel autel le remplaça à la Mission de Noël 1932. C'est une belle œuvre moderne, en bois de chêne, dont la couleur nette et les lignes pures s'harmonisent parfaitement avec l'architecture romane de l'église. L'ensemble occupe tout le pignon, formé d'une partie centrale sur laquelle se détache, fine, élancée, la statue de sainte Anne, et de panneaux latéraux. Ceux-ci représentent chacun une page de l'histoire religieuse de Beauvoir, puisque leur unique ornementation consiste dans les blasons des anciens monastères de la ville. La table d'autel, massive, repose

(1) Léon Maître : *Le Lac de Grand-Lieu et ses affluents*, p. 56.

sur des colonnes engagées à chapiteaux sculptés, encadrant un panneau, posé en retrait et portant le monogramme de sainte Anne. Le tabernacle est pourvu d'une porte de métal ciselé particulièrement riche.

En face, dans le croisillon septentrional, le vieux rétable des Saints-Anges ou de l'Ange gardien existe toujours. Il fut question, en 1931, de le dédier à sainte



Le tabernacle de 1649

Thérèse de l'Enfant-Jésus : si sympathique et si puissante que soit la petite Carmélite de Lisieux, nous pensons qu'il serait dommage de supprimer de l'église de Beauvoir cette dévotion aux saints Anges qui est une de ses originalités, car ce vocable est peu usité et nous n'en connaissons pas d'autre exemple. C'est le Bx. François d'Estaing, évêque de Rodez, qui fut le promoteur

du culte des SS. Anges gardiens, envers qui il avait une grande dévotion, et qui institua leur fête ; mort en 1629, il repose devant le maître-autel de sa cathédrale. Le rétable de Beauvoir, contemporain du pieux prélat, vaut donc d'être conservé, mais il faudrait le restaurer et moderniser les panneaux qui l'encadrent.

Enfin, après sa restauration, en 1884, l'absidiole Sud fut consacrée à saint Philbert et reçut l'ancien autel du rétable de ce nom surmonté d'abord du tableau qui représente le saint, puis de la statue primitivement placée par M. Blanchet, vers 1900, devant le pilier N.-O. du transept et qui se trouve actuellement au fond de la nef. Depuis quelques années, saint Philbert, titulaire de l'autel majeur, suivant la règle liturgique, a cédé la place à saint Goustan, patron secondaire de la paroisse. Il serait à souhaiter que l'église s'enrichît quelque jour d'une relique importante de ce moine, mort à Beauvoir, et que la statue actuelle fût remplacée par une autre mieux en harmonie avec la vérité historique : le jeune religieux que l'on voit ici n'a absolument rien du « saint vieillard » dont parlent les chroniques, ni aucun des attributs avec lesquels on représente habituellement saint Goustan en Bretagne.

Statues

Les statues ne méritent point dans l'ensemble que l'on s'y arrête et ne se distinguent ni par leur cachet ni par leur ancienneté. Elles datent : le Sacré-Cœur, de 1874 ; Saint Joseph, de 1925 ; Saint Philbert, Saint Antoine de Padoue et Saint Goustan, des premières années de ce siècle ; Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de 1931 ; Sainte Anne, de 1932 ; Notre-Dame de Lourdes et le S. P. de Montfort, de 1889 ; cette dernière statue a été offerte par la Communauté des Filles de la Sagesse de Saint-Laurent-sur-Sèvre, en retour d'une peinture sur toile représentant le Saint sur son lit de mort et qui avait été donnée à l'église par Mme Dupleix.

Le grand Crucifix placé en face de la Chaire a été béni au cours de la Mission de 1899, sous le pastorat de M. Blanchet.

Mais, à côté de ces œuvres banales, l'église de Beauvoir possède aussi, provenant d'on ne sait quel vieil autel, tombeau ou rétable de Notre-Dame-de-Pitié, un Christ en bois grandeur nature, taillé dans une souche d'orme par un artiste inconnu, quelque vieux moine sans doute de nos anciens monastères. Le dater est chose difficile, cependant, il semble bien qu'on puisse l'attribuer au XVI^e siècle ou, compte tenu de son caractère rustique, au début du XVII^e : ce n'est plus la forme tourmentée des œuvres du XV^e, ce n'est pas encore la perfection anatomique qu'apportera, après la Renaissance, l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine.

Les plus anciens Christ mourant ou au tombeau ne remontent pas au-delà de la fin de l'époque ogivale. Les vieux « ymaigiers » du moyen âge ne montrent guère aux fidèles que le Christ triomphant, le Dieu de majesté, tel qu'il trône aux tympan des portails romans, tel que le représentent certaines fresques médiévales, celles du chœur de la chapelle du Château d'Argenton et de la chapelle Saint-Crespin de l'abbatiale d'Evron, par exemple, ou encore ces admirables statues gothiques du Christ enseignant ou bénissant dont le « Beau Dieu » d'Amiens est le type le plus célèbre. C'est l'époque où, suivant le mot d'Emile Mâle, « tous les côtés lumineux du Christianisme se reflètent dans l'art : la bonté, la douceur, l'amour... Tous les visages semblent éclairés par le Christ adossé au grand portail... Jamais l'art n'a mieux exprimé qu'au XIII^e siècle l'essence du Christianisme..., n'a dit plus clairement que le secret de l'Evangile et son dernier mot, c'était la charité, l'amour... » (1).

Au XV^e siècle, les sculpteurs se sont plus particulièrement complus à représenter la Passion, les souffrances, la mort du Christ, son ensevelissement et les douleurs de la Vierge-Mère : « Il semble que désormais le mot mystérieux, le mot qui contient le secret du Christianisme, ne soit plus *aimer*, mais *souffrir*... ». C'est de

(1) E. Mâle : *L'art religieux en France à la fin du Moyen-Age*, pp. 85-86.

cette époque, et la Renaissance devait en continuer et en favoriser l'éclosion, que datent toutes ces *Pieta*, ces Mises au Tombeau, si richement décorées parfois. Le Christ de majesté du haut moyen-âge est devenu le Dieu de pitié, l'homme de douleurs prédit par Isaïe...

De ces œuvres, malgré les guerres et les révolutions, beaucoup sont parvenues jusqu'à nous, le plus souvent fragmentaires, mais si belles cependant ! par exemple le magnifique Christ du tombeau de Saint Lazare, à Autun, et quelques fêtes sauvées de la fureur iconoclaste, comme celle de Saint-Maclou de Rouen, ou celle, plus connue, sinon plus émouvante, de Beauvais (pierre, XV^e s.) : les yeux mi-clos, les narines dilatées, la bouche entr'ouverte, cette tête de Christ a vraiment une expression incomparable.

Sans doute beaucoup d'églises de campagne recèlent-elles des chefs-d'œuvre ignorés ; sans doute existe-t-il encore des Christ anciens relégués dans quelque grenier de cure ou quelque annexe de sacristie ? L'un des plus beaux de Vendée est le Christ en croix de Saint-Christophe-du-Ligneron, découvert il y a peu, dans une soupente où il reposait depuis des générations : l'anatomie est classique, le torse plat et élargi sur lequel les côtes forment comme autant de stries, la tête est inclinée à droite, sans couronne d'épines, le visage est émacié, les pommettes saillantes, la bouche fermée ; la partie inférieure du tronc recouverte d'un pagne assez court descendant à peine à mi-cuisses. D'autres œuvres du même genre existent encore à Aubigny, Nesmy, Treize-Vents... Enfin, l'église de la Chaume possède une tête de Christ très belle aussi, d'origine inconnue.

Le Christ de Beauvoir est un Christ au tombeau. Descendu de la croix par Joseph d'Arimathie et Nicodème, la Vierge l'a reçu pantelant dans ses bras et ses disciples l'ont porté vers le tombeau préparé dans le roc. Ils l'y ont déposé, les jambes allongées, bras et mains collés au corps. C'est ainsi qu'il se présente : les mains, les pieds portent la trace des clous, de même que le côté la plaie de la lance du soldat. Le visage est particulièrement expressif : les yeux sont clos ou presque, la bouche légèrement entr'ouverte, mais toute trace de

souffrance semble avoir disparu, à peine un pli des lèvres témoigne-t-il des douleurs passées. Ce n'est plus le Christ se débattant dans les affres de l'agonie, c'est la sérénité de la mort : *Consummatum est* ! La mission du Rédempteur est terminée, tout est consommé !

Légion sont les artistes qui, au cours des siècles et à notre époque encore, attirés, à leur insu peut-être, par cette divine figure devant laquelle personne ne peut demeurer indifférent, se sont essayés à traduire dans la matière les traits du Christ : il faut avouer que, dans le cas, les œuvres les plus parfaites ne sont pas toujours les plus émouvantes et il est des réalisations modernes devant lesquelles on reste froid..., tandis qu'on ne peut contempler sans un frémissement d'émotion ces vieux Christ des siècles passés, incomparablement plus naturels, plus humains, et dans lesquels les sculpteurs ont mis toute leur foi.

« On est tout étonné, écrivait naguère Louis Gillet, de trouver de pareils chefs-d'œuvre dans les églises de village..., de leur caractère de familiarité, de prodigieuse intimité... ». C'est que, « pendant des siècles, la figure du Christ fut vraiment, pour tout le monde, jusque dans le dernier hameau, quelqu'un de la maison : il y était peut-être plus présent, plus authentiquement chez les siens, comme un frère parmi des frères, qu'il ne l'avait jamais été de son vivant, au milieu de ses apôtres, qui le comprenaient si mal, parmi les Juifs de la Palestine. Il était de la paroisse, il venait s'asseoir au foyer, c'était un parent, un ami... On ne connaissait pas d'autre histoire que la sienne : sa naissance, sa passion, sa mort... A force de contempler, de méditer cette grande et touchante aventure de l'Évangile, ce mystère de la Passion, les âmes avaient acquis une délicatesse, une beauté, une perfection qu'on ne reverra plus... » (1).

Ce sont ces qualités de noblesse, de dignité, de mesure, de sérénité qui transparaissent dans les œuvres que nous ont laissées nos pères et qui, même dans notre siècle de blasés, possèdent encore le don d'émouvoir l'esprit et le cœur...

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1934, p. 448.

Tableaux

Les deux grandes toiles représentant *Jésus servi par les Anges dans le Désert* et *l'Ensevelissement du Christ* ne sont pas sans valeur ; provenant sans doute de quelque ancien monastère, elles avaient échoué après la Révolution chez un antiquaire nantais où M. Gergaud les remarqua et en fit l'acquisition pour son église. Dans la même nef latérale de Sainte-Anne où elles sont actuellement exposées, se trouve une *Assomption* qui surmontait jadis l'autel de la Chapelle du Couvent et qui provient de l'abbaye de l'Île-Chauvet.

Dans le collatéral Nord, le *Martyre de saint André*, vestige de l'ancien rétable consacré à cet apôtre, est encadré de *Saint Sébastien* et de *Saint Roch*, deux tableaux antérieurs aussi à la Révolution, dont nous ignorons l'origine, mais dont la facture indique le XVII^e siècle. Ce sont là deux saints secourables, invoqués, le premier, de temps immémorial, le second, depuis le XV^e siècle, contre la peste. Ce fléau, qui a disparu à peu près complètement de nos contrées, y a fait autrefois des ravages considérables. L'histoire n'a conservé le souvenir d'aucune épidémie de Beauvoir même, mais la paroisse de Barbâtre, dans l'île de Noirmoutier, célèbre encore très solennellement, le 20 janvier de chaque année, la fête de S. Sébastien, suivant le vœu que firent, en 1722, les habitants décimés par la maladie.

Enfin, le tableau des fonts, représentant le *Baptême du Christ*, par Eveillard, d'après Albani, a été acheté en 1910 par M. Charpentreau, à qui l'on doit aussi le Chemin de Croix actuel, choisi par lui, mais qui ne fut placé et béni qu'après sa mort (1917).

Vitraux

En plus des baies du transept, celles du chœur sont également ornées de vitraux, posés à la fin du siècle dernier, après les travaux de restauration, et qui traduisent, à vrai dire, la banalité de leur époque. Le vitrail central représente saint Philbert auréolé, écrivant sa règle ; une mitre est à ses pieds, le bâton pasto-

ral à son bras ; il tient de la main gauche un livre ouvert et de la droite une plume. Les vitraux latéraux représentent les saints patrons de leurs donateurs, les Dupleix et les Gallet : S. Guillaume et S. René, avec les armes familiales — *de sable à deux plies d'or en fasce et contre-passantes* — d'une part, S. Charles Borromée et Ste Claire d'Assise, de l'autre.

Les grandes baies ogivales de la façade occidentale mériteraient mieux que les verres coloriés dont elles sont actuellement pourvues.

Cloches

Les registres paroissiaux de Beauvoir relatent plusieurs baptêmes de cloches dans le courant du XVIII^e siècle : 15 octobre 1705, 3 novembre 1723, 10 septembre 1761, 7 octobre 1776, 27 août 1788...

A la fin du siècle, elles devaient être au nombre de trois : deux datant de 1761, *Philbert* et *Marie*, et la grosse, *Barbe-Marie*, qui venait tout juste d'être refondue (1788).

On ne sait exactement ce qu'elles devinrent pendant la Révolution, mais ce qui est certain, c'est qu'elles échappèrent à la réquisition du bronze. La tradition locale veut qu'elles aient été descendues du clocher et cachées dans un fossé du Marais où elles demeurèrent enfouies pendant plusieurs années. Ainsi avait-on procédé dans les environs, en particulier à Saint-Urbain, à la Barre et Saint-Jean-de-Monts.

La cloche de la chapelle de la Barre ne fut retrouvée qu'en 1853 ; de leurs deux cloches, les paroissiens de Saint-Urbain n'en récupérèrent qu'une seule, fondue en 1777 et qui existe toujours ; les cloches de Saint-Jean, par l'imprudence d'un paysan, furent découvertes par les Bleus en 1796 et envoyées à la fonte.

Celles de Beauvoir eurent meilleure chance, puisque les archives du Presbytère conservent un acte du 7 thermidor an XIII (26 juillet 1805), aux termes duquel le curé, André Gergaud, et les marguilliers de la Fabrique, Raguenier et Bâtard, cédaient à « M. Cail-

lard, fondeur à Nantes, carrefour de la Casserie, le métal des anciennes cloches, de 3.052 livres de poids, pour fondre trois cloches, dont la première de 1.530 livres, la seconde de 645, la troisième de 373 livres de poids (1), moyennant la somme de 30 livres par quintal de métal pour son salaire, à la charge pour lui de prendre en paiement le métal excédent, le déchet de la fonte sur cette partie devant être compté pour poids à raison de 5 % ».

Ce document est formel et infirme l'assertion émise naguère que les cloches de Beauvoir avaient été enlevées (2). L'erreur provient sans doute d'un envoi de cloches à Nantes le 26 novembre 1791 ; ce jour-là, en effet, la Mairie de Noirmoutier écrivait au District ou au Département : « Nous avons reçu ce matin l'envoy des cloches déposées à la municipalité de Beauvoir, consistant en neuf cloches, grosses et petites, plusieurs servant de timbres, et nous avons frété le même bateau, commandé par Jacques Chanson, de Beauvoir, pour les porter à Nantes, à raison de 5 livres par millier ; nous y avons joint celles de la Blanche, avec les chandeliers de cuivre en provenant... Nous vous observons que, d'après votre arrêté, Beauvoir aurait dû nous remettre huit cloches et trois timbres formant formant onze articles, et que nous n'en avons reçu que neuf... » (3).

A cette époque — novembre 1791 — ces cloches ne pouvaient provenir que des monastères ou des paroisses supprimées, car ce n'est qu'en 1793 et 1794 que les cloches *utiles* furent réquisitionnées. Celles de Saint-Philbert de Noirmoutier furent descendues et brisées en avril 1793 par ordre de Beysser après la reprise de l'île.

On remarquera que le poids de 3.052 livres qu'indique l'accord Gergaud-Caillard dépassait certainement

(1) C'est-à-dire approximativement 752, 317 et 183 kg.

(2) Eugène Louis, in *Ann. Soc. Emul. Vendée*, 1882, p. 141 ; Abbé Teillet, in *Revue du Bas-Poitou*, 1890, p. 41.

(3) *Echo de Saint Filibert*, 1900, p. 366, et 1906, p. 1447.

celui des trois cloches de 1761 et 1788 : d'où provenait l'excédent ? Mystère (1).

Autre énigme : sans que rien ne mentionne l'achat d'une cloche entre 1805 et 1865, le clocher de Beauvoir en comptait quatre cette année-là, lorsque le carillon fut réaccordé. D'où provenait la quatrième ? Le contrat avec Caillard fut-il révisé et le fondeur fournit-il une cloche supplémentaire ? S'agit-il d'une trouvaille ultérieure ? La cloche de la Crosnière, peut-être ? Là encore, impossible de résoudre la question. Deux vieilles cloches furent cédées en 1865 au fondeur Bollée, du Mans, en échange de deux nouvelles, pesant respectivement 918 et 451 kg. Les deux qui restent ne posent aucun problème : elles datent de 1805. D'après la tradition, elles auraient été fondues à Beauvoir même, dans le petit cimetière, tout près de l'église. La mystérieuse quatrième cloche fut l'une des deux refondues en 1865, ce qui enlève tout espoir d'être jamais fixé sur sa provenance : M. Louis Bollée, directeur de la fonderie — actuellement à Saint-Jean-de-Braye (Loiret) — a bien voulu nous écrire que les archives de la maison « ne donnent que les indications relatives aux cloches neuves et ne fournissent aucun renseignement sur les refontes ».

D'autre part, les archives locales sont absolument muettes sur les caractéristiques des cloches vendues ;

(1) Les cloches envoyées de Beauvoir à Noirmoutier en novembre 1791 parvinrent-elles à Nantes ? On peut se le demander.

Il y avait à Beauvoir, à l'époque, deux marins du nom de Jacques Chanson, insurgés tous les deux en 1793 : le père, 68 ans, figure au nombre des victimes de Noirmoutier en janvier 1794 ; le fils réussit à passer en Angleterre, sans doute lors de l'occupation du Marais ou de la prise de l'île par les Bleus. Il ne revint que le 24 messidor an V, avec deux autres matelots de l'Epois ; arrêté alors, il déclara au juge de paix de Beauvoir qu'il naviguait depuis quatre ans sur un corsaire anglais (Arch. Vendée, L. 199, 26 messidor an V). Leurs opinions à tous les deux ne devaient pas être très orthodoxes dès le début ; leur attitude autorise tous les doutes sur le sort des cloches confiées en 1791 à l'un d'eux...

elles relatent seulement la bénédiction des deux nouvelles, le dimanche 22 février 1865, à l'issue de la grand'messe.

Avec cette cérémonie se clôt, pour l'instant, l'histoire de nos cloches ; ajoutons seulement que le carillon a été électrifié au cours de l'été 1959.

**

Les cloches de Beauvoir sont actuellement au nombre de quatre.

La grosse (1865) donne le MI :

L'AN DE N.-S. J.-C. 1865, PIUS P. P. IX, CAROLUS COLET, EPISCOPUS LUCIONENSIS, RENATUS-MARIA SOULET, RECTOR DE BEAUVOIR, PETRUS GALLET, MAGISTER, PATRINUS, CELESTIA MIGNON, MATRINA. MON NOM EST CÉLESTE-MARIE.

BOLLÉE père et fils, accordeurs au Mans.

Cette cloche, de 1 m. 177 de diamètre, est, de plus, « ornée d'un côté, d'une croix fleurie, et de l'autre, d'une Vierge couronnée d'étoiles. Les pieds de la Vierge écrasent la tête du serpent infernal et reposent sur un globe que porte un agneau nimbé, devant lequel se tient un ange les mains jointes. Au pied de la croix, le fondeur a placé la reproduction de deux médailles d'argent obtenues par lui, l'une à Tours en 1839, l'autre au Mans en 1842. Quatre guirlandes dont deux, celles d'en bas, sont formées de pampres et de raisins, complètent l'ornementation de cette cloche » (Abbé Teillet).

La seconde, la plus grosse des cloches de 1805, donne le FA *dièze*, et porte une inscription difficile à déchiffrer ; on peut cependant lire les mots suivants :

... NAPOLEON MON NOM VRBEIM CHARL... EM... BRET
MAIRE PARRAIN EVLALIE RAGENIER...

CAILLARD FONDEV, 1805 (1).

(1) Urbain-Charles-Aimé Bret, maire, parrain ; Eulalie Raguenier, marraine.

Peu de cloches sans doute portent ce nom de Napoléon, cependant, l'église de Montaigu possède également une petite cloche sur laquelle sont gravés les noms de *Napoléon-Joséphine*, et datée de *l'An Douze de la Rp. Fse* (1804). Cette cloche avait d'ailleurs été fondue primitivement pour la paroisse du Petit-Bourg des Herbiers, laquelle, pour subvenir aux dépenses d'acquisition d'un presbytère, la mit en vente en 1811, époque où elle fut acquise par la ville de Montaigu.

Cet illustre parrainage est une preuve de l'enthousiasme avec lequel les populations vendéennes accueillirent le négociateur du Concordat. Ces dates de 1804 et 1805 marquent l'heure de la grande popularité de l'Empereur en Vendée... Cependant la désaffection vint vite et, en dépit des témoignages que constituent ces deux cloches, il est bien exact que, suivant le mot de Jacques Bainville, « la magie de son nom, qui avait fait des miracles, n'a pas fait une Vendée bonapartiste » (1), puisque, de nouveau, le pays devait se soulever en 1815... Mais les vieilles cloches impériales, qui sonnèrent sans doute pour Austerlitz et la naissance du Roi de Rome, continuent depuis plus d'un siècle et demi à marquer, avec les événements locaux, les fastes et les deuils de la Patrie...

D'après les archives de la maison Bollée, qui eut à en vérifier la tonalité en 1865 pour accorder avec elle les cloches neuves, la *Napoléon* de Beauvoir, de 1 m. 03 de diamètre, pèserait environ 640 kg., ce qui ne correspond à aucun des chiffres indiqués dans l'accord Gergaud-Caillard de 1805.

La 3^e (1865), de 0 m. 929 de diamètre, donne le SOL dièze :

L'AN DE N.-S. J.-C. 1865 — MON NOM EST HENRI-SÉRAPHIE. LAUDO DEUM, PLEBEM VOCO, DEFUNCTOS PLORO, PESTEM FUGO, FESTA DECORO. — HENRICUS LE POT, PATRINUS — SERAPHIA AUVINET, MATRINA. — RENATUS-MARIA SOULET, RECTOR DE BEAUVOIR (2).

(1) J. Bainville : *Napoléon*, p. 575.

(2) Propriétaire d'une grande partie de la Crosnière, qu'il avait héritée des Barbier, Henri Le Pot, d'origine nantaise, fut au siècle dernier une personnalité marquante de la région et un bienfaiteur insigne des œuvres de Beauvoir. En plus de la cloche dont il fut le parrain, la paroisse lui doit le terrain où s'élèvent l'Ecole libre de garçons et le Patronage. Il fut, vers la fin du siècle, pendant plusieurs années, conseiller d'arrondissement du canton.

Cette inscription : « *Laudo Deum...* » est très ancienne. Elle se traduit aisément : « Je loue Dieu, j'appelle le peuple, je pleure les défunts, je chasse la peste, je célèbre les fêtes ». L'abbé Teillet signale que, dès 1530, on la trouve sur une cloche d'une paroisse des environs de Metz et qu'elle figurait aussi sur le bourdon de Strasbourg, coulé en 1427, et sur plusieurs cloches de Genève (1427, 1493...).

Enfin, la petite donne le SI ; simplement décorée de filets, elle ne porte que ces quelques mots, suffisants d'ailleurs pour l'identifier et la dater de 1805 :

... ANDRÉ GERGAUD CURÉ... MARIE-ANNE RAGUENIER...

*
**

Le carillon de l'horloge a été installé en août 1929, en même temps qu'une pendule neuve qui, d'ailleurs, a dû être renouvelée en 1958. Auparavant, seules sonnaient les heures et les demies.

Dès avant la Révolution, l'église de Beauvoir était pourvue d'une horloge, que signalent plusieurs documents anciens, en particulier un acte du 19 août 1785 qui porte : « ... *attendu qu'il est neuf heures sonné à l'orloge de ce lieu...* ». Les troubles révolutionnaires durent entraîner sa ruine, ou le manque d'entretien, car, en 1814, la Fabrique, constatant que « depuis longtemps il n'y avait pas d'horloge », en acheta une, qui ne dura guère qu'un quart de siècle. Dès 1838, elle donnait des signes évidents d'usure à telle enseigne que le Maire, privé par ailleurs « de cadran solaire et de méridien », se plaignait de ne pouvoir fixer l'heure avec exactitude dans la commune. La difficulté fut résolue par l'achat, en octobre 1840, d'une nouvelle machine que fournit la maison Gourdin, de Mayet (Sarthe). C'est peut-être celle-ci qui, maintes fois réparée, a sonné les heures de notre enfance...



Autres monuments religieux

En plus de ses églises et de ses monastères, Beauvoir posséda encore, avant la Révolution, la chapelle du Château, en laquelle fut célébré, le 2 novembre 1631, le mariage de Jacques de La Rochefoucauld-Bayers avec Françoise Rondeau, de Beaumanoir, et qui disparut avec la forteresse elle-même à la fin du XVII^e siècle ; l'église de Notre-Dame de la Crosnière, à l'existence éphémère (1772-1794), et enfin une très vieille chapelle, dédiée à Notre-Dame de Recouvrance, qui se dressait à l'angle Nord-Est du cimetière et dont la petite rue voisine, dite de la Chapelle, conserve le souvenir.

Actuellement, deux petites chapelles existent encore à Beauvoir : celle du Couvent des Ursulines de Chavagnes, rue Saint-Nicolas, construite vers 1845, sans style, aujourd'hui désaffectée, et celle de l'Hospice, bénite le 25 septembre 1949 ; ainsi que de nombreuses croix ou calvaires : la Croix-Blanche, réédifiée la dernière fois en 1950 (mission de Pâques) ; la Croix de l'ancien petit cimetière, sur la place de l'Eglise (Mission 1909) ; la Croix de la Maladrie (1884, août 1912) ; la Croix-Verte (restaurée 1932) ; la Croix, aux Trois-Ormeaux ; la Croix-Rouge (1876, 1899), sur la route du Gois ; la Croix de la Crosnière, élevée en 1888 au centre de l'ancien cimetière ; la Croix de Mission (avril 1922), à l'entrée de la route des Vallées ; la Croix du Gois (1927) ; la Croix du Grand-Pont (restaurée 1932), avec une antique couronne d'épines en fer forgé ; la Croix de la Rousselière ; les Croix du Port et de l'Epois (mission 22 déc. 1876) ; la Croix du Pinier ; le Grand Calvaire enfin, sur la route de la Rive ; et plusieurs statues : la Vierge de Saint-Nicolas (15 août 1875), qui a remplacé une très vieille croix remontant au moins au XVII^e siècle (elle figure sur le plan de Masse, 1704), transférée à la Roulière en 1943 ; Notre-Dame des Champs (1891) et Saint-Philbert (1936).

Deux de ces croix méritent une mention spéciale : d'abord la Croix-Blanche, citée dès le XVI^e siècle, la

plus ancienne certainement de toutes celles qui existent actuellement (1), mais qui a été déplacée quelque peu au siècle dernier, lors du tracé des deux routes nationales ; les vieux actes la dénomment *Croix de la Douve-Poissonnet* (10 juin 1596, 6 novembre 1603, 26 juillet 1610...), du nom d'une très vieille douve qui existe encore, bien diminuée sans doute, au carrefour de la Papinière ; ce n'est que dans le courant du XVII^e siècle que l'on trouve la dénomination de *Croix-Blanche* ; elle a donné son nom au quartier et à une petite rue aujourd'hui comprise dans la place Saint-Philbert.

Quant au Calvaire paroissial, le soubassement en pierre appareillée avec ses colonnes engagées, son fronton et sa corniche cintrée, indique une construction du XVIII^e siècle, de même que la niche qui abrite une statue, fort belle d'ailleurs, mais dont on ignore l'origine, de la Vierge des Douleurs. Ce monument doit remonter à la mission de 1785, dont l'abbé Gergaud a consigné dans ses registres paroissiaux la cérémonie de clôture :

« Le vingt deux may mil sept cent quatre vingt cinq, les Messieurs Missionnaires de St Laurent firent la clôture de leur mission dans cette paroisse. La procession générale se fit le mesme jour qui estoit la feste de la Trinité ; près de sept mille personnes y assistèrent en étendarts. La Croix de Mission avoit esté plantée le dix huit du mesme mois par les Messieurs au nombre de sept sçavoir Messieurs Javelot, Cornet, Orien, Joubert conférencier, de la Gogué, Pouponneau et Poitevin, dans les champs au nord de la ville ».

Nulle mention dans ces lignes d'une croix préexistante, cependant certains textes permettent d'assurer qu'il y avait là, ou dans les environs immédiats, au moins dès 1731, une croix qui portait déjà le nom de *Croix de Mission* (2).

(1) D'autres croix, disparues depuis plus ou moins longtemps, s'élevaient encore autrefois à la Croix-Rouge. « en cette ville », au Breuil, au Repossant, à la Commanderie...

(2) Aveu d'un journal de terre « proche la Croix de la Mission..., tenant du midy au ruisseau, du levant au chemin qui conduit à ladite croix... » (11 juillet 1731, 12 avril 1754).

Le Grand Calvaire est actuellement une belle croix de granit, édifiée par les soins de M. Charpentreau et bénite le 8 décembre 1906, en remplacement d'une grande croix de bois, renversée par la tempête au mois de janvier précédent, elle-même relevée plusieurs fois (1825, août 1862, mission 1890).

39. Breuil-Barret. 758 hab. — 804.

RAUTUREAU (Pierre-Louis), curé de Breuil-Barret 1782. Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.

FORT (Jacques), né le 25 juillet 1762. Vicaire à Breuil-Barret juin 1790. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de St-Michel-le-Cloucq 1801, de La Tardière. ?...

40. La Bretonnière. 385 hab. — 375.

COUSIN (Pierre), né en 1729. Curé de La Bretonnière 1789. Prête le serment. Habite Champagné en 1797. † à La Bretonnière, le 2 février 1801.

41. Les Brouzils. 1.926 hab. — 1.950.

HOUSSIN (François), né à Angers en 1743. Curé des Brouzils 1776. Refuse le serment. Caché ; fait prisonnier à la déroute du Mans. † guillotiné à Angers, le 1^{er} janvier 1794.

MAROILLEAU (Louis), né à Talmond, le 13 novembre 1765. Vicaire aux Brouzils 1790. Prête le serment. Curé intrus de St-Georges-de-Montaigu 1791, de St-André-Treize-Voies 12 nov. 1792. A demi-tué par les Vendéens, le 12 mars 1793 ; prisonnier ; délivré par les Bleus, à St-Florent-le-Vieil. Abjure la prêtrise. Retiré à Montaigu, Fontenay, Nantes, Poitiers. Rétracté au Concordat. Curé de Viennay, de Jard 1811. † le 22 octobre 1816.

42. La Bruffière. (du diocèse de Nantes). 2.600 hab. — 2.344.

GARAUD (François), né à Vay (L.-A.) en 1752. Curé de La Bruffière 1782. Refuse le serment. Caché à la Grenotière. † pendant la Révolution.

TRIMOREAU (Jean-Baptiste), (père procureur-greffier), né aux Touches (L.-A.) le 3 octobre 1738. Prêtre en 1762. Vicaire à La Bruffière. Fait fonc-

tion de chapelain de St-Symphorien 1774. Refuse le serment. Caché. † en prison à Angers, le 18 novembre 1794.

BLANCHARD (Donatien-Louis), né à Cugand. vicaire à La Bruffière 1786. Refuse le serment. Caché. † en 1794.

ROBERT (Jean-Charles), né à Riaillé (L.-A.). Prêtre le 10 juin 1786. Vicaire à La Bruffière 1789. Prête le serment, se rétracte. Caché (noté réfractaire au 19 Fructidor an V). † en 1798.

43. **La Caillère.** 600 hab. — 647.

BRUNET (Jacques-Louis), né au Boupère, le 14 juillet 1758. Vicaire, puis curé de La Caillère, août 1786. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé d'Ardelay 1801, de St-Mars-la-Réorthie 1805. Retiré au Boupère en 1822. † le 23 avril 1828.

44. **Cezais.** 466 hab. — 400.

ROBIN ((Pierre-Jean), né en 1741. Curé de Cezais, en mai 1779. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de St-Jean de Fontenay, 1801. † le 5 octobre 1803.

45. **Chaillé-les-Marais.** 1.560 hab. — 1583.

BONTEMS (Louis), né dans l'Ile de Ré, le 3 avril 1740. Curé de Chaillé-les-Marais. Prête tous les serments. Exerce, jusqu'au bout, le culte constitutionnel. Se rétracte au Concordat. Reste curé de sa paroisse. † en 1807.

CLEMENT (Etienne), vicaire à Chaillé-les-Marais (avril 1780). Prête le serment. Curé intrus de Payré-sur-Vendée, puis du Langon. Refuse de livrer ses lettres de prêtrise. Retiré au Langon. † ?...

46. **Chaillé-les-Ormeaux.** 1.400 hab. — 900.

DAVID (Jean-Matthieu), né le 29 avril 1753. Vicaire à St-Hilaire-de-Talmont. Curé de Chaillé-les-Or-

meaux (oct. 1778). Prête le serment. Abjure la prêtrise ; marié en juin 1794. Greffier à Ste-Hermine. Réconcilié, le 21 mars 1803. † ?...

47. **La Chaize-Giraud.** 200 hab.

COHADE (Jean-Claude), né le 30 septembre 1729. Curé de La Châtaigneraie, de La Chaize-Giraud (mai 1780). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient à La Chaize-Giraud, 1801. † le 25 mars 1805.

La Chaize-le-Vicomte. 1.791 hab. — 1.764.

48. *Paroisse St-Jean.* — 918 hab.

GARNIER (Joseph), vicaire à St-Vincent-Sterlanges 1776. Curé des Habîtes 1780, de St-Jean à La Chaize-le-Vicomte 1785. Prête le serment ; retiré à La Rochelle, déc. 1792. † ?...

49. *Paroisse St-Nicolas.* 873 hab.

MOREAU (Jacques), né en Bretagne. Avocat au Parlement de Rennes, marié, veuf. Curé de St-Nicolas à La Chaize-le-Vicomte, janvier 1776. Refuse le serment, caché. † le 18 décembre 1795, à La Limouzinière.

50. **Chaix.** 425 hab. — 564.

BLAIS (François), né en octobre 1741. Curé de La Tardière, de Chaix (nov. 1778). Refuse le serment. Exilé en Espagne (Estella). Curé de La Châtaigneraie 1803. † en 1808.

Challais. Cette localité n'est pas paroisse, elle est desservie par un vicaire de St-Pierre-le-Vieux qui y fait fonction de chapelain.

FAUGER (Jacques). Cf. St-Pierre-le-Vieux.

51. **Challans.** 3.162 hab. — 5.828.

TORTEREAU-DUBOIS (François-Pierre-Alexis), né aux Sables-d'Olonne en 1718. Curé de La Roche-

sur-Yon 1751. Curé de Challans en 1759. Refuse le serment, caché. † Guillotiné à Saumur, le 8 novembre 1793.

DORIE (Jean), né le 1^{er} mai 1756. Vicaire à Soullans, à Challans 1785. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé du Bourg-sous-La-Roche 1803-1814. † ?...

PASQUIER, vicaire à Challans (mars 1783). Refuse le serment. Suit l'armée vendéenne. † au passage de la Loire.

52. Chambretau. 754 hab. — 1.092.

GABARD (Pierre-Jean), né le 20 juin 1740. Curé de Chambrétau (avril 1780). Refuse le serment. Reste caché dans sa paroisse. † le 21 août 1812.

NICOLAS (François), né à St-Martin-Lars-en-Tiffauges. Vicaire à Chambrétau 1785. Refuse le serment. Caché. † fusillé à Mortagne, en 1793.

53. Champagné-les-Marais. 1.300 hab. — 1.161.

JEUDI (Jean-Baptiste), né à Rochefort en 1737. Curé de Champagné-les-Marais (avril 1780). Refuse le serment. Retiré à Poitiers. Exilé en Espagne. Ne paraît pas au Concordat.

GUERIN (François), né à Cezais en 1762. Vicaire à Champagné nov. 1790. (Nommé vicaire à Luçon, le 11 février 1791). Refuse le serment. Exilé. A son retour, il se retire à Anvers (Sarthe). † ?...

54. Champ-Saint-Père. 1.054 hab. — 1.372.

THIBAUD (Pierre), né à Luçon, le 7 févr. 1733. Curé de Champ-St-Père (oct. 1772). Prête le serment. Abdicque la prêtrise, 8 déc. 1793. Retiré à Curzon, puis à Luçon. † le 24 avril 1809.

HEDOU (Georges), vicaire à Champ-St-Père 1786. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Cordoue). † en Espagne en 1799.

55. Chantonmay. 2.030 hab. — 4.014.

ARNAUD (François-Stanislas), né le 6 avril 1735. Vicaire au Poiré-sur-Vie. Curé de La Claye, de Chantonmay 1766. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient à Chantonmay 1801. † en mars 1809.

BAUDRY (Louis-Marie-Joseph), né aux Herbielrs en 1765, (père médecin). Vicaire à Chantonmay (janv. 1789). Refuse le serment. Exilé en Espagne (Villaréal-Cordoue-Elabrazar). Curé de Cheffois 1801. † en 1838.

56. La Chapelle-Achard. 950 hab. — 770.

GAUTHIER (Matthieu), né en Bretagne. Curé de La Chapelle-Achard (mars 1789). Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.

57. La Chapelle-Hermier. 440 hab. — 661.

BRILLAUD (Louis-Jean), né à Brion (Yonne), le 24 mai 1756 (père laboureur). Curé de La Chapelle-Hermier 1784. Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne en 1794.

58. La Chapelle-aux-Lys. 697 hab. — 421.

GOUYNEAU (Henri-Grégoire), né à Coulonge en 1758. Curé de La Chapelle-aux-Lys (fin 1789). Prête le serment. Abdique la prêtrise 19 déc. 1793, marié. Notaire à St-Saumien (Char-Mme). Réconcilié le 17 juillet 1803. † ?...

59. La Chapelle-Palluau. 1.120 hab. — 726.

FUMOLEAU (Antoine-Alexandre), né le 17 février 1734. Curé de Chavagnes-en-Pareds 1767, de La Chapelle-Palluau (août 1781). Refuse le serment. Exilé en Espagne, revient an VI, caché. † le 24 juin 1812.

GILARDEAU de la Jaumerie (Jacques), vicaire à La Chapelle-Palluau (mars 1789). Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.

60. La Chapelle-Thémer. 800 hab. — 592.

RIVALLAND (Philippe), curé de La Chapelle-Thémer (mars 1763). Refuse le serment. Suit l'armée vendéenne. † au passage de la Loire.

Charzais. 552 hab. — 731.

Cette cure est vacante en 1790.

61. Chasnais. 300 hab. — 266.

AUGER (François-Benjamin), né à Auzais en 1715. Curé de Chasnais (1747). Refuse le serment. Incarcéré à l'hôpital de Fontenay-le-Comte. † en janvier 1800.

VALLET (Charles), né en 1760. Vicaire à Chasnais (1790). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Ste-Gemme-la-Plaine 1803, de Chaillé-les-Marais, de Ste-Hermine. † le 14 février 1825.

62. Chassay-l'Eglise (en Sigournais). 166 hab.

PICHARD (J.-B. Joseph), né à Poitiers en 1755. Curé de Chassais (août 1786). Refuse le serment. Caché à Poitiers. Déporté sur les Pontons de Rochefort. † le 27 août 1794, inhumé dans l'île Madame.

63. Chassenon. 305 hab.

DENIEAU (Melaine), né aux Cerqueux (M.-et-L.) en 1759. Curé de Chassenon 1773. Prête le serment. Curé intrus de Vouillé. † après 1798.

64. La Châtaigneraie. 1.673 hab. — 1.860.

GIRAUDEAU (Etienne-Henri), né à Mortagne, le 17 mai 1734. Curé de La Châtaigneraie 1786. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Retiré à Luçon 1801. † le 12 mars 1827.

COTTANCEAU (François-Ange), vicaire aux Epesses, à La Châtaigneraie 1786. Refuse le serment, caché. † après 1797.

65. Château-Fromage (Bourg-sous-la-Roche). 248 hab.

BARBEDETTE (Jean-Pierre), né à St-Brice-de-Landedelle (Manche) (frère du curé des Lucs). Curé de Château-Fromage (septembre 1786). Prête le serment. Démissionnaire en raison de ses infirmités. † 1798 ?...

66. Château-Guibert. 450 hab. — 1.012.

NORMAND (Henri), curé de Château-Guibert (janv. 1787). Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.

67. Châteaumur. 121 hab.

DELAVAUD (Henri-Louis), né en 1727. Curé de Châteaumur (janv. 1762). Refuse le serment. Caché dans sa paroisse, assiste au Synode du Poiré. † le 25 février 1806.

68. Châteauneuf. 600 hab. — 603.

DAUPHIN (Jean-Pierre), né à Nantes. Curé de Châteauneuf (fév. 1789). Prête le serment. Se retire à Nantes. Se rétracte au Concordat. Curé de St-Léger au diocèse de Nantes... † ?...

69. Château-d'Olonne. 875 hab. — 2.753.

LEBEDESQUE (Charles-Germain), né à La Garnache le 20 octobre 1756 (père avocat). Vicaire à La Garnache, à Luçon. Curé du Château-d'Olonne, 30 sept. 1790. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Membre de la « Société de Marie » fondée en Espagne par le P. Baudouin, 1^{er} religieux F. M. I., 1800. Curé de St-Fulgent 1802, de Chavagnes-en-Paillers 1805. † le 4 février 1808.

MAYMAUD de la Malvoye (Charles-René), sera nommé vicaire au Château-d'Olonne en février 1791. Cf. notice à Soullans.

70. Les Châtelliers. 489 hab. — 796.

BOUTRET (Daniel), curé des Châtelliers (juillet

1777). Prête le serment. Emprisonné par les Vendéens en mars 1793. Délivré par Westermann, à Châtillon, le 9 octobre 1793. « Courrier » des Bleus.
† ?...

71. Chauché. 1.500 hab. — 1.928.

LEBOUC (Jean-Henri), né à Avranché, en 1757. Curé de Nieul-le-Dolent, de Chauché (1788). Prête le serment. Révolutionnaire fanatique. Curé intrus de Mauve (L.-A.). Retourne en Normandie... ?...

CHARBONNEL (Pierre), né le 30 juillet 1747 à St-Martin-de-Landelle (Manche). Habite Beaurepaire. Vicaire à Beaurepaire (fév. 1789, à Chauché (déc. 1790). Prête le serment. Curé intrus de Chauché, de l'Aiguillon, de Triaize. Abdique la Prêtrise (17 mars 1794). Se rétracte au Concordat. Curé de Longeville (1805). † en 1811.

72. La Chaume.

DEAU (Pierre), né aux Sables-d'Olonne en 1734. Vicaire aux Sables-d'Olonne. Curé de La Chaume (1787). Refuse le Serment. Exilé en Espagne. Revient à La Chaume (1802). † le 16 juillet 1816.

DARNAUD (Nicolas), né aux Sables-d'Olonne le 18 décembre 1765. Ordonné prêtre le 20 mars 1790. Professeur au séminaire-collège de Luçon. Vicaire à La Chaume. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Tolède). Membre de la « Société de Marie » du Vénérable P. Baudouin. Curé du Château-d'Olonne (1802), de l'Île d'Yeu (1809), de Chantonay, archiprêtre de Fontenay (1813). Chanoine titulaire 1822. Démissionnaire en 1839. Retiré aux Sables-d'Olonne avec le titre d'archidiacre. † en 1855.

73. Chavagnes-en-Paillers. 2.080 hab. — 3.019.

REMAUD (Pierre-Marie), né à Chavagnes-en-Paillers en 1750. Curé de Chavagnes-en-P. 1783. Refuse le serment. Caché à Chavagnes. Assiste au synode du Poiré. † en juillet 1801.

74. Chavagnes-en-Pareds. (Les Redoux). 461 hab. — 754.

FUMOLEAU (François-Henri), né à Chavagnes-en-Pareds en 1731. Curé de Chavagnes-en-Pareds (fév. 1767). Refuse le serment. Caché. Assiste au synode du Poiré. Condamné à la déportation en 1798. Echappe aux recherches. Curé de Rochetrejoux au Concordat. † en 1809.

75. Cheffois 975 hab. — 1.023.

LA ROCHE (Henri), Curé de Cheffois (juin 1760). Refuse le serment. Caché. Interné à Fontenay. Libéré par les Vendéens. † le 11 avril 1795 à La Pommeraie.

VRIGNAUD (Pierre-Noël), né le 4 mai 1766. Vicaire à Cheffois (juillet 1790). Refuse le serment. Caché (au Boupère an II), assiste au Synode du Poiré. Vicaire aux Sables-d'Olonne. Curé du Boupère (1805), de Soullans (1810), des Sables (1814). Chanoine honoraire. † le 24 janvier 1824.

76. La Claye. 130 hab. — 90.

HANTRAYE (Michel-Louis), né aux Loges-Marchis (Manche) en 1725. Curé de La Claye (sept. 1783). Prête le serment. Incarcéré à Fontenay, puis à St-Martin-de-Ré (1798) pour avoir qualifié le mariage civil de concubinage. Se rétracte au Concordat. Revient à La Claye 1800. † le 20 mai 1805.

77. Les Clouzeaux. 795 hab. — 1.046.

REMAUD (Jean-Baptiste), né à Chavagnes-en-Pailers. Curé des Clouzeaux (1785). Refuse le serment. Caché. † massacré aux Essarts en 1794.

BONNIN (Jean-François), né à Venansault le 9 juillet 1764. Vicaire aux Clouzeaux (1789). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé des Clouzeaux (1802). † en 1835.

78. Coëx. 1.000 hab. — 1.860.

BABIN (Pierre), curé de Coëx (sept. 1760). Refuse

le serment. Caché. † fusillé à Montaigu en 1794.

GAUDIN (Benoît), né en 1765. Vicaire à Coëx (fév. 1791). Refuse le serment. Exilé en Espagne (Brionne). † en Espagne.

79. Commequiers. 1353 hab. — 1787.

DUVAL (Alexis), né au diocèse d'Angoulême. Curé de Commequiers sept. 1783. Affilié à la F** M**. Prête le serment. Abdique la prêtrise, le 21 janv. 1794. Se retire à Poitiers. Conduite scandaleuse. Rétracte ses erreurs au Concordat. Curé de St-Michel-en-l'Herm, en 1805.

80. La Copechagnière. 404 hab. — 421.

PAYRAUDEAU (Joseph), né à La Copechagnière, le 19 novembre 1746. Vicaire à Bois-de-Céné. Curé de La Copechagnière (déc. 1782). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient à La Copechagnière. † le 7 février 1827.

81. Corbaon. 212 hab.

DUGAST (Louis), curé de Corbaon 1788. Refuse le serment. Suit l'armée vendéenne. † tué à Savenay le 23 décembre 1793.

82. Corps. 596 hab. — 664.

RODIER (François-Pierre), né à Benet en 1729. Curé de Corps (janv. 1773). Refuse le serment. Exilé en Espagne (Tolède). Verse dans la Petite-Eglise (réside à La Rochelle en avril 1811). † en juillet 1830 (101 ans).

83. La Coudrie (Challans). 332 hab.

TESTARD (Augustin), curé de La Coudrie juillet 1789. Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.

84. Courdault. 256 hab.

GOUJON (Ambroise), né à Nieul-sur-l'Autize en

1749. Curé de Courdault (avril 1785). Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne, le 13 août 1795.

85. **La Couture** (Rosnay). 260 hab. — 188.

BESNARD (Joseph), Chanoine régulier, né vers 1730. Curé de La Couture 1783. Refuse le serment. Interné à Poitiers... † ?...

86. **La Crosnière** (N.-D.). 202 hab.

(Paroisse fondée en 1772).

PETEL (Charles), curé de La Crosnière, avril 1784. Prête le serment. Officier public de la commune.

87. **Croix-de-Vie**. 440 hab. — 2.472.

TENE BRE (Alexandre Ch. Fr.), né à Tours, le 8 octobre 1742. Curé de Croix-de-Vie (avril 1784). Refuse le serment. Caché à St-Etienne-du-Bois, Coëx, assiste au Synode du Poiré. Interné à Rochefort, déporté à La Guyanne (1798). Curé de Vairé 1802. † le 21 octobre 1822.

88. **Curzon**. 500 hab. — 702.

LAMBERT (Pierre-Henri-Germain), Curé de Curzon (avril 1773). Prête le serment... † ?...

89. **Cugand** (Diocèse de Nantes). 1.792 hab. — 1.907.

LEBASTARD (Jacques), né à Héric (L.-A.), le 29 mai 1751. Vicaire à St-Père-en-Retz. Curé de Cugand (1785). Refuse le serment. Caché dans sa paroisse. Supérieur du Collège de Guérande 180 ? Curé de Ste-Luce (L.-A.) (1813). † le 17 décembre 1827.

VEILLARD (Guillaume), né à Nantes le 13 avril 1764. Prêtre le 6 juin 1789. Vicaire à Cugand (juin 1789). Refuse le serment. Caché à St-Etienne-de-Corcoué, à Nantes, à Vertou. Assiste au Synode du Poiré. Curé du Bignon (1803), de St-Etienne-de-Corcoué (1805), Retiré à Nantes 1805. † le 10 août 1825.

90. Damvix. 703 hab. — 974.

CLION (François). Vicaire à St-Sigismond 1778, à Ste-Christine 1780. Curé de Damvix oct. 1784. Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne.

91. Denant. 309 hab.

CLAVEAU (Augustin), né le 9 septembre 1738. Aumônier à Fontenay-le-Comte. Curé de Denant août 1782. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de St-Michel-le-Cloucq 1801. Aumônier à l'hospice de Fontenay-le-Comte. †... ?...

92. Dissais. 203 hab. — 242.

CAILLE (Pierre-Louis), né le 5 avril 1759. Curé de Dissais 1778. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Tolède). Curé de Sérigné. †... ?...

93. Dompierre. 936 hab. — 1.352.

LESAGE. Vicaire à Chavagnes-en-Paillers 1777. Curé de Dompierre (mars 1781). Refuse le serment. Caché. † massacré en 1794, à La Chaize-le-Vicomte.

94. Doix. 1.400 hab. — 664.

CHABOT (François-André), né en 1754. Vicaire, puis curé de Doix, 1768. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient dans sa paroisse, 1801. † le 8 avril 1831.

GOGUET (J.-B.-René), né le 6 janvier 1764, au Gué-de-Velluire (père boulanger). Vicaire à Doix, 1788. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Cuença), passe en Angleterre. Revient en France avec l'expédition de Quiberon. † fusillé, le 30 juillet 1795.

95. Les Epesses. 1.500 hab. — 1.762.

DELHUMEAU, né en 1710. Curé des Epesses (juin 1775). Refuse le serment. Incarcéré à Fontenay-le-Comte. Libéré par les Vendéens. Caché dans sa paroisse. † le 25 mai 1795.

DUMAS (Jean), né dans le diocèse de Poitiers. Vicaire aux Epesses (déc. 1778). Refuse le serment. Exilé en Espagne (Corogne). † en Espagne.

L'Epine. Cette localité n'était pas paroisse, elle était desservie par un chapelain, en même temps vicaire à Noirmoutier.

PAYRAULT (François-Paul), né à La Bruffière en 1735. Vicaire à Noirmoutier et chapelain de l'Epine. Prête le serment, se rétracte. Exilé en Westphalie. Revient à Noirmoutier. † le 28 avril 1801, le lendemain de son retour.

96. Les Essarts. 1.875 hab. — 2.751.

CAILLE (Henri-Jean), né le 10 juin 1753, au Poiré-sur-Vie (père médecin). Vicaire à Chavagnes-en-Paillers 1777. Curé des Essarts, 1784. Refuse le serment. Inscrit sur la liste des prêtres déportables, le 26 août 1792. † au Poiré-sur-Vie en 1804.

ROBIN DES BARAUDIERES (Louis-Benjamin), né à Champ-St-Père, le 24 septembre 1764. Vicaire aux Essarts (déc. 1789). Refuse le serment. Retiré à Champ-St-Père, dessert la Boissière-des-Landes. Incarcéré aux Sables, après le complot du Poiroux. Exilé en Angleterre, puis en Allemagne. Curé de Champ-St-Père, 1802. † le 14 août 1830.

97. Evrunes. 609 hab. — 544.

HILLAIRET (Pierre-Raymond), né à Nieul-sur-l'Autize, le 20 janvier 1747. Vicaire à Taugon, à Evrunes 1777. Curé d'Evrunes, en août 1779. Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Mortagne 1802. † le 29 avril 1825.

98. Falleron. 840 hab. — 913.

MUSSET (Joseph-Mathurin), né à Légé en 1754. Curé de Falleron, 1777. Prête le serment, abdique la prêtrise, marié. Député à la Législative, à la Convention, au Conseil des Anciens, 1797, au Corps

législatif, 1802. Préfet de la Creuse, 1800. Exilé en Belgique en 1815. † en 1828.

99. **Faymoreau.** 316 hab. — 736.

GALLOT (Jacques), curé de Faymoreau (fév. 1782). Refuse le serment. †... ?...

100. **Le Fenouiller.** 623 hab. — 1.052.

GOUPILLEAU (François), né à Aizenay, le 20 novembre 1754 (frère du conventionnel). Vicaire à Luçon. Curé du Fenouiller (août 1788). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Rentré sans passeport en 1800. Renvoyé en Espagne. Revient en 1801. Incarcéré à Noirmoutier. Essaye de s'évader et se casse une jambe. Réincarcéré jusqu'en 1813. Curé du Fenouiller 1813. † en 1822.

101. **La Ferrière.** 1.032 hab. — 1.941.

GERARD (Simon-François), né à Luçon, le 23 juillet 1747 (père maître orfèvre). Vicaire à Luçon. Curé de La Ferrière (déc. 1783). Prête le serment. Curé intrus des Sables (juin 1791), de Coëx (nov. 1792). Abdique la prêtrise (21 nov. 1793). Marié. Habite Fontenay. Juge de Paix à St-Fulgent (1797). Cafetier à Montaigu (1808). † le 25 avril 1813.

102. **La Flocellière.** 1.329 hab. — 1792.

BONDU (Etienne). Chanoine régulier de St-Augustin. Curé de la Flocellière (janv. 1784). Prête le serment. Abdique la prêtrise. Prisonnier des Vendéens (mars 1793) ; libéré à Châtillon (oct. 1793). Courrier des Bleus. †... ?...

CAMUS (Julien-Anne), né à Janzé (Ille-et-Vilaine), le 10 mai 1759, carme. Vicaire à La Flocellière (juillet 1790). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de St-Paul-en-Pareds (1803), des Châteliers (1807). † le 16 mars 1810.

103. Fontaines. 530 hab. — 675.

ROBERT (Louis-Nicolas), né à Fontenay-le-Comte, le 26 août 1733. Vicaire à Chalais, 1761. Curé de Chassenon, 1787, de Fontaines, avril 1768. Prête le serment. Abdique la prêtrise (16 janv. 1794). Se rétracte au Concordat. Curé de la Forêt-sur-Sèvre D.-S.), † le 9 octobre 1802, à Fontaines.

O'KELLY (Jean-Victor), né en Irlande, le 2 mars 1758. Vicaire à Fontaines (1789). Prête le serment. Curé intrus de Nalliers. Abdique la prêtrise (9 déc. 1793), marié. Instituteur à Fontenay-le-Comte en 1794. †... ?...

Fontenay-le-Comte. 6.962 hab. — 9.519.

104. Notre-Dame.

BRIDAULT (Toussaint Paul), né à La Rochelle en 1750. Ancien Jésuite. Curé de N.-D. de Fontenay 1783. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Alcala). † en Espagne en 1799.

JOUBERT (Pierre-Charles), né le 11 juillet 1759. Vicaire à N.-D. de Fontenay (1787). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Prêtre habitué (1802-1817). Curé de Vouillé (1817), du Gué-de-Velluire (1823). † le 10 juillet 1830.

JULLIARD (Antoine-François). Vicaire à N.-D. de Fontenay (1783). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Revient en 1802. Verse dans la Petite Eglise.

PAYRAU. Vicaire à N.-D. de Fontenay (1790). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Verse dans la Petite Eglise.

105. Saint-Jean.

SABOUREAU DE LA POMMERAIE (Raymond-Pierre), né à Fontenay-le-Comte, le 4 juillet 1753. Curé de St-Jean de Fontenay (mai 1783). Refuse le serment. Exilé en Espagne. Curé de Nieul-sur-l'Autize (1801). Vicaire général, 1809. † en 1824.

106. *Saint-Nicolas.*

DAUDETTEAU (Charles-Augustin), né à Maillezais, le 5 juin 1742 (père sénéchal). Vicaire à Maillezais 1768, à Nieul-sur-l'Autize 1769. Curé de St-Nicolas de Fontenay, janvier 1778. Prête le serment, abdique la prêtrise (8 déc. 1793). † le 5 août 1815, non réconcilié.

107. *Fougeré.* 747 hab. — 815.

RODRIGUE (François-Ambroise), né à Nantes le 10 décembre 1730 (père huissier). Sulpicien, professeur, chapelain de l'Epois. Curé de la Crosnière (1772), de Fougeré (mai 1776). Evêque constitutionnel de la Vendée, 1791. Abdique la prêtrise (2 décembre 1793) à Fontenay. Juge au tribunal de Fontenay, puis de Montaigu. Retiré à Nantes. † subitement le 18 décembre 1813.

108. *Foussais.* 1.205 hab. — 1.122.

GIRARD (Fidèle-Jean), né à La Gaubretière, le 4 octobre 1747. Curé de Foussais, 1774. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Siguenza). Revient à Foussais. † le 14 août 1827.

GIRARD René), frère du précédent. Vicaire à Foussais (1782). Refuse le serment. Exilé en Espagne. † en Espagne en 1793.

109. *Froidfond.* 850 hab. — 791.

BARBE (Julien), né en Normandie en 1749. Curé de Froidfond (mai 1771). Refuse le serment. Retourne en son pays natal. † en 1809.

110. *La Garnache.* 3.190 hab. — 2.837.

GOURRAUD (Mathurin), né à St-Georges-de-Montaigu. Curé de La Garnache, 1759. Refuse le serment. Caché. †... ?...

CHAPPOT DE LA CHANONIE (Louis-Charles), né à Mouilleron-le-Captif, le 1^{er} mai 1757. Vicaire à Légé, au Poiré-sur-Vie, à La Garnache 1786. Refuse le serment. Exilé en Espagne (Tolède). Curé

Fèneraie (la). — Cne du Bourg-sous-la-Roche, h. — Les *Faineraies* (Cassini) ; dans l'ancienne commune de château-Fromage.

Fenêtre (la). — Cne de Saint-Florent-des-Bois, ff. — En 1484 : Julien de Plouer est s^r de la Fenestre (notes de Marchegay). Hôtel et hébergement noble dont il est fait aveu au sgr du Plessis-Tesselin le 26 juin 1632 par René de Sallo, à cause de Marie Aymon, dame du Plessis, sa femme ; les 19 août 1730 et 7 mai 1734 par Renée de Gaborin, dame du Plessis-Sallo (chartrier du Plessis-Tesselin). Le 12 juin 1698, Pierre de l'Écôrce, s^r de la Jarriette, et Jeanne Mareschal, sa femme, vendent à François Boisson, s^r de la Couraizière, une métairie sise « audit vill. de la Fenestre », provenant de la succession de Samuel Mareschal, s^r de l'Imbretièrre, père de ladite Jeanne (Arch. de la Vendée, chartr. de Péault).

La métairie de la Fenêtre et ses dépendances sont cédées le 16 mai 1843 (Gaultier, n^{re}) par Raymond-Louis-Lezin Ruchaud, p^{re} à Vairé, héritier de Mlle Joséphine Reillet, sa tante, au Cte de Béjarry, pour la somme de 30.000 fr.

Fenioux (le). — Cne des Clouzeaux, f. — Le *Fignou* (Cassini) ; métairies aux familles Poictevin de la Rochette, et de Chantreau (xviii-xix^e s.) Il y avait là une chapelle dédiée à sainte Marie, dépendant du prieuré Saint-Lienne (Barraud, *L'ancienne Roche-sur-Yon*, p. 72).

Fenouzière (la). — Cne des Clouzeaux, f. — En 1789, métairie aux Buor, s^r de la Voye ; vendue comme bien d'émigrés le 9 germinal an vii au s^r Jean Rabaud, des Clouzeaux, y † en 1845. Cette métairie (39 ha) passe alors à ses petits-enfants Guyot.

Feronnière (la). — Cne de Venansault, f. — Métairie appartenant à Louis-Jacques Fayau de l'Olivière, ancien sénéchal de la Roche-sur-Yon, † en l'an xii ; puis à son fils, Martial Fayau, qui la vend

le 8 juin 1818 (Gaultier, n^{re}) à Jean Bouron, maire d'Aubigny.

Fief (le). — Cne du Tablier, vill. — Le *Fief-des-Prés*, maison noble dépendant de la châellenie de la Gerbaudière. Le 3 décembre 1538, ordre est donné d'assigner le sacristain de l'abbaye de Saint-Michel-en-l'Herm pour défaut d'hommage. Ce sacristain, aussi qualifié de prévôt, et qui comparait le 6 juin 1542, est religieuse personne frère Ambroise de Châteaupers. Il fait offre d'hommage et comparait à nouveau le 25 août 1551 (Sté d'émul., Vendée, 1890, p. 158). Le *Fief-Fradillon*, fief appartenant aux sgrs. de la Girardièrre (xviii^e s., *id.*)

Fief-au-Vicomte. — Cne de la Chaize-le-Vicomte. — Fief et tènement en la paroisse St-Nicolas, tenu à foi et hommage lige de la seigneurie de la Chaize-le-Vicomte, avec ligençe de 40 jours en une maison nommée Brise-Barre (Arch. nat., 1 AP 1164 (1)).

Fief-Barbotin (le). — Cne de la Chaize-le-Vicomte. — Fief tenu à foi et hommage lige avec ligençe de la seigneurie de la Chaize, situé près le bourg Saint-Jean. Il appartenait en 1663, à Marie Brethé, veuve de M. Pierre Pirault, et fille de Pierre Brethé et Louise Alleaume.

(1) Le Fief-au-Vicomte se trouvait paroisse Saint-Nicolas de la Chaize, et consistait en droit de haute, moyenne et basse justice dans toute son étendue, avec droit de cens, rentes et redevances nobles, seigneuriales et féodales, dûes par les habitants de la Chevillonnière et de la Ferrière, particulièrement par chaque habitant de la Chevillonnière « deux rats d'avoine à chaque fête de Saint-Michel ». Il tenait d'une part « au ruisseau d'eau qui sépare les paroisses des Chapelets et de Saint-Nicolas de la Chèze ; d'autre au chemin qui va du bourg des Chapelets aux Essarts, jusqu'à un petit chemin appelé le Vachereau... d'autre à la rivière du Léon (l'Yon)... d'autre au fief des Astiers et aux terres du Chaigneron (Chêne-Rond) ». (Arch. de la Vendée, 1 E 212 fos 39-40).

Fief-du-Bourg (le). — Cne du Bourg-sous-la-Roche. —

Logis et ancien hôtel noble tenu en arrière fief de la baronnie de Mareuil-et-Vieille-Tour sous l'hommage que devait le curé du Bourg « à cause de hostel et hébergement presbitérial dudit lieu » (1), à hommage plain, rachapt et cinq sols de service annuel. Il se trouvait au bourg de la paroisse.

Propriété dès le xvr^e s., des Voyneau, famille noble portant « d'argent à la rencontre de cerf de sable, surmontée d'une étoile de même ». (2).

(1) Tenu de ladite baronnie à foi, hommage lige et sans ligençe, garde ni étage et à rachapt, et droit de basse justice ; son ressort englobe le bourg et l'église de la paroisse du Bourg, raison pour laquelle cette paroisse figure parmi celles qui constituent la baronnie de Mareuil dans le rôle des tailles de Louis XI. Cette dépendance lui vaut également d'être rattachée à l'élection de Fontenay lors de la création des élections (communication de M. Léon Chaigne ; et Arch. nat. 1 AP 1201). En 1633, Jean Thyreau est curé du Bourg.

(2) Les archives de M. Pilastre (de Salidieu, à Bessay), relatives au domaine de la Couffardièrre (aux Moutiers-sur-le-Lay), font connaître plusieurs membres de la famille Voyneau, au début du XVI^e s. : Le 3 décembre 1520 (Belleville), partage en vertu duquel Jean Clémenceau, en son nom, en celui d'Isabeau Voyneau, sa femme, de Poncette Ouvrade, sa belle-mère, et de Jean Senet, tuteur des enfants de feuë Françoisè Voyneau, sa femme, reçoit de Catherine de Mairé, veuve de Michel Guerry, -esc., et de Jacques Guerry, son fils, l'hôtel et métairie de la Pinetièrre, sis à Bellenoue. Cet acte donne d'intéressants détails généalogiques : Poncette Ouvrard était héritière de André Ouvrard, son père « qui estoit homme noble à son décès », et de Jean Ouvrard, son frère († s. h. de sa femme Louise Boudaud). Elle avait pour filles : Isabeau, femme de Jean Clémenceau, Marie, femme de Jacques Cabrit, Françoisè Voyneau, mariée à Jean Senet et Catherine, † à l'âge de 20 ans, femme de Michel Guerry, esc. Ce dernier s'était remarié à Catherine de Mairé, dont il eut Jacques Guerry. Comme Michel Guerry et Catherine Voyneau, puis ledit Guerry et Catherine de Mairé, s'étaient fait donation au dernier survivant, ladite Catherine de Mairé avait droit sur les biens d'André Ouvrard. L'acte dit incidemment que lesdits Guerry et de Mairé préten-

Nicolas Voyneau, s^r de Malvoisine et Jacqueline Martin, sa femme, paroissiens de Saint-Pierre du Bourg en 1498, parents de René I Voyneau, s^r de la Coussaye, marié suivant contrat du 20 janvier 1514 à Isabeau Régnon, de la maison de la Gaultrognière (aux Clouzeaux). Il transige, le 6 février 1518, avec Jacques Guinebaud, s^r de la Cahutière, pour son fief des Vrignères.

René II Voyneau, écuyer, s^r de la Coussaye (aux Essarts), la Chauvinière, la Possonnière, etc. (fils du précédent), rend aveu le 28 janvier 1573, à la Roche-sur-Yon, pour son hôtel de la Vergne ; il se retire à Nantes le 18 mai 1575, pour raison des troubles, et devient conseiller au présidial de cette ville (Chérin) ; marié par contrat reçu le

daient « que lesdits André et Jean Ouvrard estoient gens de commun estat et comme rousturiers et vivants rousturièrement ».

Le 17 mars 1516, Jean Clemenceau et Ysabeau Voyneau cèdent à Jean Voyneau, md à la Roche-sur-Yon, tous les biens échus à lad. Ysabeau dans la succession de son père, Jean Voyneau, moyennant trois écus d'or de rente. Le 12 décembre 1519, vente par Guillaume Le Gras à Jean Clémenceau, en son nom et en celui de sa mère, de l'hôtel de la Couffardièrre, contre la rente de trois écus d'or dûe par Jean Voyneau, et les droits sur les successions de Jacques Voyneau, en son vivant curé de Saint-Pierre du Bourg-sous-la-Roche, de Pierre Voyneau, frère dud. curé, de Guillaume et Catherine Voyneau, frère et sœur de lad. Isabeau.

Le 20 mai 1520, vente par Guillaume Le Gras, esc., s^r de Langardièrre, à Jean Voyneau, md au « Bourg sur la Roche-sur-Yon » de la dite rente de trois écus et des droits de successions ci-dessus mentionnés.

C'est par contrat du 12 janvier 1498, qu'Ysabeau Voyneau, fille de Jean et Poncette Ouvrard, avait épousé Jean Clémenceau, md libraire aux Moutiers-sur-Lay, lequel fut exempté de toutes charges publiques par lettres de Louis XII données à Blois le 5 février 1510 et ancêtre du Tigre (« le Père de la Victoire » : Georges Clémenceau). Le 28 novembre 1601, les descendants d'Isabeau, partagent les biens échus dans leur estocq et provenant des successions de Jacques Clemenceau, chanoine de Luçon et de René Voyneau, s^r de Malvoisine † en 1580. Ils comprennent en outre, une partie de la métairie de la Pinetière, à Bellenoue.

15 juin 1579, avec Claude Le Blouays, fille puinée de n. h. Claude, s^r de Gargouillé ; sénéchal de la Roche-sur-Yon en 1578-1580 ; il fait donation, le 2 janvier 1580, à sa femme et ses enfants, des lieux nobles de Malvoisine, la Mainguisière, la Rochette-Giraudon et le Moulin-Grolleau (au Bourg-sous-la-Roche), et était † avant 1589. Sa veuve se remaria à Claude Sicard, s^r de la Couraillière.

René III Voyneau, s^r de Malvoisine et la Coussaye (fils du précédent), rend hommage, le 8 mars 1609, à Mathurin Guérineau, prêtre-recteur du Bourg-sous-la-Roche, pour raison de son hôtel et maison noble du Bourg, et « une autre maison noble qui fut à m^{re} Nicolas Voyneau et Jacqueline Moussion ». Le 22 janvier 1610, il avait rendu hommage à Henri d'Appelvoisin, commandeur de Landeblanche pour raison de son hôtel de la Coussaye, paroisse des Essarts. Il achetait, le 27 janvier 1643, pour son fils aîné, de Jean de Lescale, s^r de Grolleau, la charge de lieutenant général au présidial de la Rochelle (Chesneau, n^o à la Rochelle) ; fait partage de ses biens le 10 février 1645 et mourut à Vieilleville, où il est inhumé le 30 avril 1645. Marié, suivant contrat du 24 juin 1616 (devant les n^{res} de la Roche), à Julienne Brethomé, il laissait pour enfants : *Louis* ; Jeanne, mariée par contrat du 4 nov. 1644 à Auguste Brisson, s^r des Candes ; François Voyneau, s^r de la Coussaie, c^r du Roi à la Rochelle, qui reçut pour partage de son frère aîné, la seigneurie de la Sauvinière (à la Grolle), la M. N. de la Coussaie et la métairie de la Renardière ; Marie et René Voyneau, sans alliances.

Louis Voyneau, s^r de Malvoisine, la Coussaye et le Plessis-Mauleclerc, pourvu à la charge de lieutenant général à la Rochelle, le 23 janvier 1644, prête serment le 18 mars, en est installé le 11 mai ; il rend aveu au sgr de Beaulieu de son fief de la Poissonnière le 16 mai 1645 ; le 21 juillet 1648, il cède à sa sœur Marie, pour ses droits sur la succession de ses parents « la mai-

son et métairie noble du Bourg-sous-la-Roche, avec la borderie de Perdriau (Lefevre, n^{re} à la Rochelle) ; il fait acte de déclaration de profession de noblesse le 12 novembre 1649, et ayant présidé au conseil de guerre créé par le Roi, à la Rochelle, en novembre 1651, il est reçu chevalier de Saint-Michel, suivant brevet du 21 juin 1661. Marié trois fois : le 23 mai 1647 avec Jacqueline Mahée, fille de Gédéon, s^r d'Anqueville ; suivant contrat du 23 mai 1669 avec Charlotte de Saint-Légier, fille de René, s^r de la Sauzaye ; puis enfin, suivant nouveau contrat du 29 septembre 1671 avec Marie Robert, fille de Louis Robert, conseiller du roi, et son lieutenant général et criminel en l'élection de Niort, il laissait trois enfants de cette dernière alliance : François, s^r de la Coussaye, lieutenant au régiment royal infanterie, † le 27 novembre 1703 à la bataille de Spire ; *René-Louis* ; et Marie-Louise, mariée avec Benjamin-Pierre Mauclerc, s^r de la Marconnay.

René-Louis Voyneau, s^r du Plessis-Mauclerc, conseiller-secrétaire du Roy, auditeur en la chambre des Comptes de Bretagne, puis inspecteur-général des Gardes-Côtes au département des Sables, épouse suivant contrat du 12 août 1711, devant les notaires de Fontenay, Françoise Martineau, fille de Pierre, s^r du Port, et mourut le 18 mai 1756, laissant neuf enfants : René, s^r du Plessis-Mauclerc, chevalier de Saint-Louis, capitaine au régiment Royal-Infanterie, † le 20 avril 1783 ; Louis-Joseph, curé-doyen de Fontenay-le-Comte, y † le 27 avril 1776 ; Françoise-Elisabeth ; Marie-Eugénie, † en 1793 ; Louise-Marie, † 1760 ; *Louis-Charles-Edouard* ; Charlotte-Henriette ; Marie-Marguerite, † 1793 ; et Marie-Suzanne-Gabrielle.

Louis-Charles-Edouard Voyneau, s^r de la Poissonnière, le Fief-du-Bourg, le Plessis, Oriou, etc., baptisé le 23 mars 1716, obtient des lettres d'honneur le 2 janvier 1768 pour avoir été auditeur à la chambre des Comptes de Bretagne ; il fait acte

d'acquisition de la terre et seigneurie d'Oriou (V. ce mot) le 1^{er} juillet 1775, et meurt le 17 novembre 1781 en son hôtel du Bourg. Marié le 13 août 1753 en l'église Notre-Dame de Fontenay-le-Comte avec Marie-Jacquette Massé, fille de Jacques-René Massé, lieutenant-général au siège de Fontenay et de Marie Ranfray, il eut : *Louis-Athanase-François* ; Edouard-Louis, s^r du Plessis, † 1781 ; Marie-Rose-Joséphine, 1756 † 1785 ; Michel-Ambroise-Prosper, s^r de Villeneuve, officier de marine ; Jean-Baptiste-Jacques, s^r de la Barbinière, chevalier de Saint-Louis, † à Oriou en 1835 ; Marie-Elisabeth-Bénigne, mariée avec Honoré-Benjamin-Charles de Monsorbier, et † en 1835 ; et Rose, † sans alliance à Legé.

Louis-Athanase-François Voyneau, s^r du Plessis-Mauclerc, le Fief-du-Bourg, Malvoisine, la Bretauidière, etc., naquit à Fontenay le 31 mai 1755. Après la Révolution, on le trouve conseiller général, maire du Bourg-sous-la-Roche, conseiller de préfecture en 1815, chevalier de Saint-Louis. Il mourut en son logis du Bourg-sous-la-Roche le 25 juin 1839, ne laissant qu'une fille de son alliance avec Marie-Honorée de Montsorbier : Marie-Benjamin Voyneau du Plessis, dernière du nom, mariée en l'église du Bourg, le 6 novembre 1819 avec Augustin-Charles Lemeignan de l'Ecorse, ancien colonel aux armées royales, maire de Vieilleville. L'un de ses descendants, M. de la Roussière, cède l'ancien hôtel et logis des Voyneau, à M. Arsène Bonneau, p^{re} au Bourg vers 1902.

(Arch. de la Vendée, 1 E 1322-1335 ; Revue du Bas-Poitou, 1947, pp. 36-48 ; Chroniques Paroissiales, t. XI, pp. 464-65 ; Ann. Sté d'émul., 1955, pp. 20-21 ; Chérin, 210).

Filauzière (la). — Cne de Saint-Florent-des-Bois. — La *Filousière*, ou la *Finouzière*. Suivant une transaction du 6 mars 1654, il est convenu que le sgr du Plessis-Tesselin rendra noblement aveu au sgr de Linaudière à cause de sa dite seigneurie.

rie « pour certaines maisons, cour, rues, issues, jardins et autres appartenances appelées la Filauzière près du bourg de St-Florent, à six sols de service et rachat » (Chartrier du Plessis-Tesselin, t. II). Aveu audit sgr de Linaudière le 22 juin 1655 par Charles Joubert (Arch. du Vte A. de Guerry).

Foire(la). — Cne de Fougeré, f.

Folie (la). — Cne de la Chaize-le-Vicomte, h. — Ecole publique mixte.

Fontaines (les). — Cne de Saint-Florent-des-Bois, vill. — La *Fontaine-Milon*, fief et chapellenie vasale de Bournezeau. Le chapelain figure, en 1484, pour 15 sols dans le précompte de Thouars (Beauchet-Filleau, t. iv, p. 152). Robin Girard est chapelain en 1527. En 1783, Marc de l'Ecorse, s^r de la Bergerie, prêtre, se déclare être homme lige du marquisat de Bournezeau, à devoir et rachat et 25 s. de service annuel pour raison de la chapellenie, fief, village et tènement des Fontaines-Milon, etc. (Sté d'émul., 1890, p. 86).

La chapellenie de la Fontaine-Milon (1) est vendue le 15 ventose an vi au profit de la Nation et adjugé à Louis-Gabriel Godet, magistrat à Fontenay-le-Comte ; celui-ci la revend le 28 janvier 1811 (Guitton, n^{re}) au s^r Pierre-Philippe Peltreau, p^{re} à la Grefetière, de Chaillé-sous-les-Ormeaux.

Fonteau. — Cne de Chaillé-sous-les-Ormeaux. — Ravin débouchant dans l'Yon entre le bourg et la Merlerie. Nombreuses sources (Notes d'Ed. Bocquier).

Fontenelle (la). — Cne de Chaillé-sous-les-Ormeaux, carrière.

(1) Elle est estimée, en 1790, d'un revenu de 200 l., et comprend une maison en partie écroulée, une chapelle ruinée, cours, jardins, six journeaux de pré et quarante bois-selés de terre.

Fontenelles (les). — Cne de Nesmy, vill. mod. (1955), sur la route de la Maugerie à la Pinsonnière.

Fontenelles (les). — Cne de Saint-André-d'Ornay, h., sources et ruines d'un ancien abbaye.

Source d'eau minérale ferrugineuse, froide et réputée, longtemps avant la Révolution, par ses propriétés bienfaisantes (1).

L'abbaye des Fontenelles fut fondé au début du XIII^e s., et existait en 1210 (2), par Béatrix, dame de Machecoul, Luçon et la Roche-sur-Yon (3), avec Guillaume de Mauléon, sire de Talmont,

(1) Voyez : Cadet, *Examen chimique de l'eau minérale de l'abbaye des Fontenelles en Poitou*, Mémoires de l'Académie royale des Sciences, 1767, p. 256 ; *id.*, Histoire de l'Académie royale des Sciences, 1767, p. 62 ; *Analyse de l'eau de la source des Fontenelles*, Affiches du Poitou, 1777, p. 5-9 ; Gallot, *Analyse des eaux minérales de Fontenelle et de la Brossardière*, Mémoire de la Société royale de médecine, t. I, p. 405 ; Cordon, *Examen chimique de l'eau minérale de l'abbaye des Fontenelles en Poitou, près de la Roche-sur-Yon*, Dictionnaire minéralogique et hydrologique de la France, t. II, p. 223. Une analyse faite en 1936 par le Dr Baudouin montre qu'il s'agit d'une eau minérale parfaitement potable, légèrement calcaire, ferrugineuse, sans soufre et nitrate, mais faiblement minéralisée.

(2) Sur la foi du *Gallia christiana*, tous les auteurs donnent la date de 1210 comme étant celle de la fondation des Fontenelles ; mais, après examen des preuves fournies par les auteurs de cet ouvrage, on voit que cette date n'est rien moins que certaine. Du reste, le *Gallia* est un ouvrage qui doit être manié avec beaucoup de prudence historique.

(3) Dans le folklore vendéen, Béatrix de Talmont doit rester cette femme cruelle qui, par une aberration inouïe, en était venue à faire journellement son mets préféré d'un cœur d'enfant. Son seigneur et maître étant parti pour la Croisade, elle passait ses journées dans son château, s'ennuyant à mourir et pleurant la mort prématurée d'un adorable enfant. Un beau jour, sous qu'elle influence satanique ? — le chagrin fit place à la haine et la vue d'un petit qui jouait, insouciant, sous ses fenêtres, lui inspira un atroce désir. Elle fit appeler son intendant : « Va, lui dit-elle, prends cet enfant, égorge-le, je veux ce soir manger son cœur à mon dîner ! » Le malheureux homme n'en crut pas ses oreilles, mais la châtelaine reitéra son ordre et la

son premier mari ; ils y furent tous deux inhumés, ainsi que leur fille Jeanne de Thouars, sous un magnifique monument encore existant (1958).

L'église dédiée sous le vocable de Notre-Dame, construite au XIII^e s., se présente actuellement sous l'aspect d'une croix grecque composée de cinq travées sensiblement égales ; la travée centrale portant le clocher. L'édifice, à peine achevé, eut à souffrir de la guerre : les anglais abat-tirent une partie de la nef lors d'une insurrection, vers 1240 ; les protestants pillèrent l'abbaye pendant les guerres de religion ; et celui-ci finit par être saccagé lors des guerres de Vendée. Le tombeau de Béatrix en est sans contredit le monument le plus curieux. Il était autrefois orné de

menace des oubliettes eut raison de ses résistances. Le mets parut si savoureux à la dame qu'elle exigea chaque jour, semblable plat.

Ce fut la terreur dans tout le pays et bientôt toutes les mères se terrèrent ou s'enfuirent au loin avec leurs petits. L'intendant se présenta certain jour devant sa terrible maîtresse pour lui annoncer, tremblant, qu'il n'y avait plus d'enfants aux alentours : — Vraiment, fit-elle ?... Mais, n'as-tu pas un fils ? — Le pauvre fut au désespoir..., puis, comme il ne fallait pas songer à fléchir la princesse, il eut une idée géniale. Ayant caché de son mieux son héritier, il se saisit d'un jeune chien dont il fit préparer le cœur avec beaucoup de soin. Mais la dame ne fut point dupe : à peine y eut-elle goûté qu'elle repoussa le plat avec dégoût. L'homme se sentit perdu, il se jeta aux pieds de sa maîtresse, lui avoua sa supercherie et affirma préférer mourir que sacrifier son enfant et continuer son horrible métier. C'était l'heure de Dieu : Béatrix fut touchée de ce désespoir paternel et comprit l'étendue de son crime. Elle voulut une pénitence qui lui fut proportionnée ; aussi décida-t-elle que le chemin qui conduisait de Talmont aux Fontenelles fut jonché incontinent de ronces et d'épines, et les pieds nus, recouverte d'un cilice, l'altière comtesse fit le trajet en pleurant et en priant. En arrivant aux Fontenelles, elle expira. Les religieux l'inhumèrent dans leur église, et depuis lors, les mères vont demander à son tombeau la guérison de leurs enfants malades (D^r Rousseau, *Les mystères des Fontenelles*, Le Phare, 19 août 1939).

sculptures malheureusement mutilées. L'abbatiale et les salles voûtées adjacentes ont été inscrites le 9 mars 1927 sur l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

La fondation de l'abbaye fut confiée aux chanoines réguliers de la Chancelade — Ordre fondé en Périgord, au ^{xiv}^e s. — qui la régèrent jusqu'au ^{xvii}^e s. A la suite d'un essai de réforme tenté en 1615, sans résultats, Mgr de Barillon, évêque de Luçon, traite le 29 juillet 1673 avec la Congrégation de France pour qu'elle envoie des chanoines réguliers aux Fontenelles Ce qui est réalisé vers 1675. Ces derniers y demeurèrent jusqu'à la Révolution.

Le Papier sommier des Fontenelles dressé vers 1765 par Jean-François Ruchaud, fermier de l'abbaye, montre que les moines ont des droits et rentes sur 63 paroisses du diocèse de Luçon. Leur revenu est estimé de 6000 à 8000 livres. Outre le domaine des Fontenelles s'étendant autour de l'abbaye, sur les paroisses de Venansault et Saint-André-d'Ornay, les moines possèdent également la petite seigneurie d'Ardennes, les métairies de la Frelatière, la Grondinière et la Graonnière, en la paroisse d'Aubigny, et la métairie de la Jarrie, paroisse de Venansault. L'ensemble de ces biens fonciers, confisqués au profit de la Nation, est vendu le 3 mai 1791 après adjudication s'élevant à trois cent quarante mille livres au profit du ^s^r Pierre Guilbot, l'aîné, de l'Herbergement-Entier, † en l'an I. Sa fille Jeanne-Denise-Charlotte Guilbot, mariée depuis le 28 février 1764 avec Mathurin Sorin, hérite du domaine, et † à Saint-André-d'Ornay le 3 avril 1799, laissant les Fontenelles, comprenant alors, outre les trois métairies dudit lieu, celles de la Maubretière, la Clarissière à Saint-André-d'Ornay, d'Ardennes, la Frelatière et la Grondinière à Aubigny et le moulin des Fontenelles, sur Venansault, à sa fille Marie-Anne Sorin, née le 20 août 1772 à l'Herbergement. Mariée d'abord avec Louis-Sébastien Touzeau, † en

1834 ; puis, le 11 mai 1835, avec Armand Fresniet, natif de Chatillon-sur-Sèvre, maire de la Roche-sur-Yon en 1837 ; elle mourut sans enfants le 23 février 1851, laissant les Fontenelles à son second mari et à ses héritiers, qui les vendent après adjudication du 15 novembre 1853 (Buet, n^{re}) au D^r Marie-Jean-Alexandre Rodier (1), chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire à Marans, pour la somme de 73.400 fr.

L'ensemble du domaine des Fontenelles, s'étendant sur communes de Saint-André-d'Ornay, Venansault et les Clouzeaux, comprend alors : les grandes et petites métairies des Fontenelles, la borderie du Garde et le moulin des Fontenelles, d'une contenance totale de 91 ha, 35 ares, 25 cent. Le grand bois des Fontenelles (42 ha) avait été distrait du domaine et adjudgé aux familles Fresniet et Tigé le 10 septembre 1856.

L'ancien abbaye des Fontenelles passe ensuite à la Comtesse de Bresson, fille unique du D^r Rodier ; puis au Cte Paul-Marie-Clément de Bresson, son fils, qui, après avoir acheté le domaine des Granges, voisinant les Fontenelles, y créa un important haras. Vendu depuis, et de nouveau

(1) Le D^r Rodier, naquit à Marans (Ch.-M.) le 29 décembre 1811, de Jean-Claude-Marie-Alexandre Rodier, chirurgien et Marie-Marguerite Bonnau. Il avait épousé à Fontenay-le-Comte le 9 juin 1841 Charlotte-Clémence Mouliade. C'est sans doute à la suite de cette alliance qu'il achète le domaine des Fontenelles. En effet, les Mouliade, originaire de Saint-Georges-de-Dorat (Haute-Loire), s'installent en Bas-Poitou peu avant la Révolution avec Jacques Mouliade, entrepreneur des travaux publics à Fontenay. Marié à Suzanne Duroussy, il avait acheté de nombreux biens nationaux, principalement sur Saint-André-d'Ornay. Son fils, Jean-François Mouliade († à Saint-André le 3 octobre 1854), avocat et conseiller général, épouse à Denant en 1819 Marie-Charlotte-Olympe Jousserant. Charlotte-Clémence Mouliade mourut à Marans le 9 juillet 1843, et son mari, le D^r Rodier, au château de Denant, le 26 octobre 1887. Leur fille unique : Marie-Charlotte-Juliette Rodier, comtesse de Bresson, † à Paris, en son hôtel, 4, rue d'Argenson, le 21 septembre 1901.

démembré, les restes de l'abbaye ont été vendus le 15 juin 1923 (Delagrangé, n^{re}) à Mme Cornu, p^{re} actuelle.

BIBLIOGRAPHIE : Ed. Le Grip, *L'abbaye des Fontenelles* (1) (Ann. de la Société d'émul., 1874, 1877-1879) ; *Les Fontenelles. Ordonnance de 1669 pour l'introduction des chanoines réguliers de Sainte Geneviève en Poitou* (Etat du Poitou, pp. 467-470) ; *L'abbaye des Fontenelles en 1790* (Ann. Sté d'émul., 1897, pp. 1-36) ; Villeneuve, *Notes d'architecture sur l'abbaye des Fontenelles*, Revue du Bas-Poitou, t. LVII, 1944, pp. 41-45) ; *L'abbaye des Fontenelles, en Saint-André-d'Ornay (Vendée), Histoire, légendes, archéologie*, par les « Amis des Fontenelles », Fontenay-le-Cte, Lussaud, impr., 1945, 76 p., illust. ; M. Fauchoux, *Le trésor de l'abbaye des Fontenelles a-t-il été volé en l'année 1839 ?* (Revue du Bas-Poitou, 1952-1953, t. LXV, pp. 142-155).

Fontenelles (le moulin des). — Cne de Venansault, f.

Fonteniou. — Cne de Saint-Florent-des-Bois, f.

Forge. — Ruisseau ; il tire son nom du vill. du même nom, traverse l'étang de la Brossardière, et va se jeter dans l'Amboise.

Forges (les). — Cne de la Roche-sur-Yon. — La Grande et Petite Forge. Fiefs relevant de la Roche-sur-Yon. Le 16 septembre 1609 Louis Brethomé avoue tenir un petit tènement de terre noble ap-

(1) Rédigée sous forme d'annales assez sommaire, l'histoire de M. Le Grip, ancien chef de division à la Préfecture de la Vendée, doit presque tout ce qu'elle renferme au *Sommier des droits et revenus de l'abbaye des Fontenelles*, rédigé vers 1765 par Ruchaud, n^{re} de la Pté de la Roche, et fermier du lieu. Ce document est malheureusement disparu, et perte d'autant plus regrettable, que M. Le Grip a laissé son travail inachevé, l'ayant poussé jusqu'à l'année 1412.

Le papier sommier se trouvait vers 1820 chez un notaire de Montaigu, puis d'après certains renseignements serait passé entre les mains de B. Fillon, puis au collectionneur Dugast-Matifeux, qui le communique à M. Le Grip. Depuis on perd totalement sa trace. Il existe par contre un volume de copies, faite par Besly sur le Cartulaire des Fontenelles totalement perdu à la Révolution sans doute ? (Bibl. nat., fonds Dupuy, vol. 828).

pelé *Petites-Forges* à foi et hommage plain de l'abbaye du Lieu-Dieu-lès-Venansault à rachat et 3 s. de devoir annuel. Il en fait déclaration au Roi « pour le fait des francs-fiefs » (Arch. nationales, P 77373).

Propriété de Joachim Arnaud, s^r de la Grossetière, contrôleur des guerres (1770) ; métairies vendues par son fils, Jacques Arnault-Grossetière le 22 vendémiaire an iv au s^r Peyrusset, p^{re} à Nantes, qui les céda la même année au s^r Jean Mallard, fermier à Mouilleron-le-Captif. Le 8 février 1832, Modeste Pertuzé, veuve Esnard, céda sa métairie de la Petite-Forges au s^r Jouët (Pouponneau, n^{re})

Fossés (les). — Cne de Saint-Florent-des-Bois, h.

FOUGERE. — Commune du canton de la Roche-sur-Yon. Le bourg, situé en retrait de la route nationale, n^o 149 bis, se trouve à 17 km du chef-lieu.

Le nom. — *De Falgeriaco* (vers 1080, cart. St-Cyprien) ; *Fulgeriæ* (1110, Arch. de la Vendée) ; *de Fogere* xiv^e s. (Gd-Gauthier) ; *de Fougério* (1533-1534) ; *eclesia de Fougere* (Livre rouge) ; *de Fougereyo* (Synode de 1606). L'étymologie de ce terme pourrait être *Fulgaria* (un lieu ou croissent les *fougères*).

Superficie, situation. — Commune moyenne : 2689 hectares, dont 2615 imposables (1957) ; elle confine à l'Est, Saint-Hilaire-le-Vouhis et Bournezeau ; au Sud, Thorigny ; à l'Ouest, la Chaise-le-Vicomte et au Nord, Saint-Martin-des-Noyers.

La géologie de Fougeré est simple : presque toute la commune repose sur le grand noyau de granulite qui de la Chaize-le-Vicomte descend vers Bournezeau. Quelques schistes anciens existent au sud et autour des Cerisiers.

La forêt de la Chaize-le-Vicomte recouvre une grande portion de la commune et porte le nom de forêt de Lande-Blanche ou Buchignon dans sa partie sud.

Rivières : L'Oriou, affluent du Marillet ; la Mesnie.

Altitude moyenne : 100 mètres.

Population. — 150 feux à la fin du ^{xvii}^e s. ; 135 en 1770. En 1836 : 933 h. ; en 1901 : 1245 h., dont 165 dans l'agglomération ; en 1936 : 852 h. (155 au bourg) ; en 1946 : 803 h. (143 id.) ; en 1954 : 815 h. dont 157 agglomérés.

En 1946, on compte : 234 ménages, 246 immeubles, dont 86 exploitations agricoles.

Historique. — Aucune trace relative à la préhistoire à Fougeré, à l'exception de quelques haches polies trouvées à la Martinière et Buchignon.

A l'époque féodale, deux grands fiefs étendent leur ressort sur cette paroisse :

Le fief de la baronnie de Mareuil, comportant la châellenie de Landeblanche, avec sa forêt, dont dépendait la sergentise féalle de Fougeré, consistant en terrages, dîmes, cens, rentes et devoirs, tenu sous l'hommage de Landeblanche, avec le service d'une chair de bœuf dûe annuellement à la baronnie de Mareuil (1) ; au ^{xvii}^e s., le seigneur de Fougeré prétendait avoir droit de châellenie à cause de sa sergentise, ce qui était contesté par le baron de Mareuil. Les dénombremments de Mareuil rapportent en 1706 et 1733, qu'autrefois les auteurs du seigneur de Buchignon, possédèrent qu'une partie de la forêt et que celle-ci fut vendue par les auteurs du baron de Mareuil au seigneur de Buchignon. Le ressort de Mareuil englobait également : les seigneuries de Buchignon et la Martinière.

Le fief de la baronnie de la Chaize-le-Vicomte comprenait les seigneuries de la Bastarderaie, la Ricotière et la haute justice non exercée du village des Ceriziers.

(1) Le 8 avril 1396, hommage lige sans ligence au sgr de Mareuil par Richard Gautier, à charge d'un bœuf de service annuel, le jour de la foire de Saint-Thomas, à savoir « pour la sergentize de la prévosté de Fougeré... et mon usage en la forest de Landeblanche » (Arch. nat. 1 AP 1201).

Paroisse. — Ancien prieuré-cure (1) dépendant de l'abbaye de Nieul-sur-l'Autize ; le prieur, outre la maison du prieuré et la borderie y attenante, possède la métairie de la Soulatière, près du bourg, relevant noblement de la baronnie de la Chaize-le-Vicomte ; vers 1573, le prieur prétend à cause de cette métairie « qu'il lui est permis de faire mener son bétail, et de couper son bois de chauffage » dans la forêt de la Chaize (Arch. nat. 1 AP 1128). Son dernier bénéficiaire, l'abbé François Rodrigue (2), ayant prêté serment à la Constitution civile du clergé, est élu en 1791 évêque constitutionnel de la Vendée.

L'église actuelle, dédiée à Notre-Dame, est construite après la guerre de 1870 sur les plans

(1) Listes de prieurs et curés de Fougeré : Jean Lorson, 1425 († assassiné à Soullans en 1435) ; Guillaume Airlon, 1499 ; Martin Deruteau, 1500 ; Charles de Tinens, 1533-1534 ; Vincent Saget, 1551 ; Mathurin Vaslotteau, 1605 ; Berriau, 1606 ; Verdon 1630 ; Pierre Caillé, 1668-1675 ; Henri Midy, 1675-1708 ; Hubert, 1714-1722 ; Gabriel Grangier, 1737 † 1776 ; François-Ambroise Rodrigue, 1775-1791 ; Fétiveau, desservant de Fougeré et curé de Thorigny, 1806-1817 ; Gabriel Rezeau, 1817-1828 ; Benjamin Chiffolleau, 1830-1859 ; E. Patron, 1859-1869 ; Xavier Godin, 1869-1882 ; Eugène Charriau, 1882-1901 ; Eugène Fulneau, doct. en théologie, 1901 ; Jules Brebion, 1901-1904 ; Léon Lussaud, 1904-1909 ; Paul Bâcle, 1909-1924 ; Auguste Chancelier, 1924-1947 ; Raphaël Michot, 1947-1948 ; Daniel Souchard, 1948-1954 ; Jean-Marie Brebion, depuis 1954.

(2) Ancien sulpicien, né à Nantes le 10 décembre 1730. Reçu à Paris, bachelier en théologie, il s'affilie à la congrégation de Saint-Sulpice. Nommé desservant de la Crosnière en 1772, puis en 1775 prieur-curé de Fougeré, appelé à l'évêché constitutionnel de la Vendée, il abdique le 6 décembre 1793 et devient président de l'administration centrale de Luçon, puis juge au tribunal de Fontenay en avril 1794, juge instructeur au tribunal de Montaigu et deux mois après, président du tribunal et directeur du jury de cet arrondissement. Il prend sa retraite en 1811 et † le 8 décembre 1813 à Nantes, jouissant d'une petite pension de 600 fr.

Paroissien de Luçon

Très complet

MAISON MAME

L'O. R. E. C. O.

Coopérative Vestimentaire pour le Clergé

32, rue Maréchal-Joffre

LA ROCHE-SUR-YON

Magasin ouvert tous les jours (après-midi)

Société Générale

Toutes opérations de banque et de bourse

Agences de LA ROCHE-SUR-YON

FONTENAY-LE-COMTE

LUÇON, LES SABLES-D'OLONNE

COUVERTURE — CHAUFFAGE — SANITAIRE

ELECTRICITE — REFRIGERATION

Installation grandes cuisines et buanderies pour **COLLECTIVITES**

JUSSEAUME & ETOURNEAU

12, Rue du Chapeau-Rouge, NANTES

Tél. 112-38-143-57

Le Gérant : H. REZEAU.

Dépôt légal (3^e Trimestre 1960) N° 171

Evêché de Luçon